



Nom : MARTINA
Prénom : Dominique
Né le : 22 novembre 1887
Lieu : Fréjus
Soldat 42° Régiment
d'Infanterie Coloniale

AVANT MORTS AU CHAMP D'HONNEUR.— Deux de nos compatriotes viennent de tomber glorieusement au champ d'honneur : ce sont les soldats MARTINA, de l'infanterie coloniale, le frère de notre ami M. Flattot, et Jean Hardy, du 112°, décédé à l'hôpital de Verdun, à la suite de ses blessures.
Nous nous associons au deuil des familles hyéroises.

Chronique du Petit Var.

1914

Dominique MARTINA naît à Fréjus le 22 novembre 1887. Après quelques temps comme engagé volontaire, il revient à Hyères et exerce la profession de charpentier. Apparenté à la famille Flattot, on trouve son adresse 35 rue Bourgneuf.

A la mobilisation, le 42° R.I.C est un régiment à peine ébauché. Les événements précipitent sa création à Marseille, à l'École du Commerce et de l'Industrie, transformée en caserne. Dès le 10 août, la formation achevée, 30 officiers et 2254 hommes s'acheminent à pied vers Avignon par étapes, sous une chaleur accablante. Le 21, les hommes embarquent en train pour arriver à Lyon à minuit. Alors qu'ils se dirigent vers la Woëvre, ils croisent un convoi de blessés revenant de Lorraine.

Les soldats passent la nuit du 24 au 25 à Parfondrupt (Meuse) et à 4 heures du matin, à la suite d'une alerte, ils commencent l'engagement par un déploiement le long de la ligne de chemin de fer. Durant toute la journée du 25, l'offensive du régiment porte les troupes en avant, puis suite à un repli, celles-ci retournent au chemin de fer ; l'artillerie française donne et les troupes repartent.

Un lieutenant écrit : à 18h l'ennemi est repoussé et refoulé dans le Luxembourg, son plan de traverser Verdun a échoué mais à quel prix ? Le tiers des hommes de ma compagnie a été tué ou blessé ; un miracle qu'elle n'ait pas été anéantie.

Blessé pendant l'action de cette première journée, Dominique MARTINA succombe le jour-même. Il avait presque 27 ans.



Nom : CARRET
Prénom : Victor
Né le : 8 mai 1876
Lieu : Lyon
Soldat 44° Régiment
d'Infanterie

1914

Fils d'une famille de notables, **Victor CARRET** naît le 8 mai 1876 à Lyon. Ancien élève du réputé Lycée Ampère, il fait le choix des armes et commence ainsi une brillante carrière qui le mène au rang d'Officier au début du siècle. Bien que toujours domicilié à Lyon, sa présence à Hyères est certainement due à une affectation au 22° R.I.C qui s'installe à Hyères de 1904 à 1913.

Après la bataille de la Marne qui se termine le 10 septembre, la déferlante allemande est chassée de ses abords, assez démoralisée, et reflue vers les collines de l'Aisne. Les *feldgrau*, profitant d'un terrain accidenté se prêtent à la défensive et vont se cramponner avec ténacité à cette forteresse naturelle qui de la trouée de l'Oise à la trouée de l'Aisne, couvre la position de Laon. L'étiement de la ligne de feu qui durera jusqu'à fin octobre restera dans l'Histoire sous le nom de *Course à la mer*. Cet étirement est dû au désir français de déborder l'ennemi par la droite et au désir allemand de faire de même sur notre gauche. La conséquence de ces efforts se traduit en une multitude de combats et de chocs qui s'étendent et gagnent ainsi les collines de Picardie puis les plaines d'Artois et enfin les Flandres tandis qu'à l'Est, les retranchements passent par les montagnes des Vosges, d'Alsace et jusqu'à la frontière suisse.

En octobre justement, le 44° R.I au sein duquel sert le Capitaine CARRET est engagé dans l'Aisne. Blessé, CARRET est évacué dans un hôpital de Villers-Cotterêts (Aisne). Il y meurt le 26 octobre, à 38 ans, laissant une veuve et une orpheline.



Nom : DELACHENAL
Prénom : Jean-Marie,
Alphonse
Né le : 13 octobre 1888
Lieu : Paris
Caporal 131° Régiment
d'Infanterie

1914

Ingénieur agronome, ancien élève à l'Institut National Agronomique, **Jean-Marie DELACHENAL** est délégué par la Société de recherches zootechniques pour contrôler et diriger sur place, au domaine de Versailleux (Ain) des expériences délicates instituées en vue de déterminer les meilleures méthodes pour l'alimentation du bétail. Sa présence à Hyères, 24 avenue Riondet, reste indéterminée mais peut s'expliquer par la forte activité agricole et horticole de la Ville.

Mobilisé comme Caporal, l'un de ses camarades de régiment est l'Aspirant FOCH, fils du Général. Le 22 août éclate la bataille des frontières ; les armées françaises et allemandes rentrent en contact brutalement sur un front qui s'étend de Longwy (Meurthe et Moselle) à Charleroi (Belgique). Chacun des adversaires a sous-estimé la force de l'ennemi ; les combats sont extrêmement durs et cette journée s'avérera être la plus meurtrière de toute la guerre pour nos troupes.

Bien que le chiffre exact de part et d'autre ne sera jamais tout à fait connu, les pertes françaises seraient de vingt-sept mille morts lors de cette seule journée.

A Gorcy (Meurthe et Moselle) où le 131° R.I est engagé, Jean-Marie est tué d'une balle dans la tête au moment, où avec sa section, il aborde le réseau de fils de fer tendus par l'ennemi. Il avait 26 ans. Il repose dans la fosse commune de Gorcy, devenue ossuaire.



Nom : MASSAVY D'ARMANCOURT
Prénom : Victor
Né le : 12 avril 1877
Lieu : Rennes
Lieutenant 6° Régiment
d'Infanterie Coloniale

Chronique du Petit Var.

1914

Né en 1877 et ancien élève du lycée de Rennes, **Victor MASSAVY D'ARMANCOURT** choisit la carrière militaire et intègre la prestigieuse école de Saint-Cyr dont il sort Officier en 1904. Il suit alors la vie de caserne dans l'Infanterie Coloniale et découvre Hyères en arrivant au 22° R.I.C. Il s'y marie et a une fille.

Le 3 septembre 1914, alors qu'il a pris la tête d'un détachement de renfort venant directement du dépôt, il est lancé dans une contre-attaque et est mortellement blessé au col de la Chipotte (Vosges). Sa campagne à proprement dite aura duré quelques heures. Il a été inhumé par les Allemands.

Le jeune officier à la sortie de Saint-Cyr.



Nom : VILLARD
Prénom : André
Né le : 20 mai 1873
Lieu : Loivron
Capitaine 24° Bataillon
de Chasseurs Alpins

1914

Originaire de Loivron, dans la Drôme, **André VILLARD** est Officier de carrière au 24° B.C.A.

Le 23 septembre, vers 17 heures, le Lieutenant-Colonel commandant le bataillon reçoit l'ordre de porter quatre compagnies vers le nord-ouest du bois de Cheppy, devant la ferme de Neuves Granges.

Les quatre compagnies restantes tiennent le Pont-des-Quatre-Enfants. Grâce à leur supériorité numérique écrasante, les Allemands réussissent à rompre nos lignes à droite, vers le bois de Malancourt et, suivis de leur artillerie, ils s'avancent sur la forêt de Hesse (Moselle). La situation du demi-bataillon des Neuves-Granges devient dès lors très critique, sa retraite pouvant être coupée vers le Pont-des-Quatre-Enfants. Malgré cette menace, deux des compagnies ayant surpris des détachements allemands avec leur artillerie se dirigeant vers Avocourt (Meuse), les arrêtent à la ferme des Neuves-Granges.

Historique du 24 : Après avoir essayé à trois reprises de nous chasser de la lisière du bois de Cheppy, les Allemands cessent toute opération d'infanterie et se contentent de bombarder le bois. Deux des compagnies du Pont-des-Quatre-Enfants (4ème et 8ème) sont envoyées par le Général GOURAUD à Avocourt, pour barrer la route à l'ennemi qui avait réussi à franchir nos lignes dans le bois de Malancourt. Elles se font hacher sur place par un ennemi très supérieur en nombre, laissant 450 hommes sur le terrain. La bataille s'arrête vers 20 heures.

Le 24° maintenait intégralement toutes ses positions.

Il vient de participer à l'arrêt de la marche de l'ennemi sur Verdun. Le combat du 23 septembre fut le plus sanglant que le bataillon ait soutenu depuis le début de la campagne. Blessé au cours des combats, le Capitaine VILLARD meurt le 26 septembre, il avait 41 ans. Il repose dans le caveau familial à Hyères.



Nom : DAVID
Prénom : Joseph, Marie,
Théodore
Né le : 20 novembre 1891
Lieu : Hyères
Caporal 111° Régiment
d'Infanterie

1914

Joseph Marie Théodore DAVID est célibataire et cultivateur à la Ritorte, il est sous les drapeaux à la déclaration de guerre. Caporal depuis huit mois, il commande une escouade, soit une douzaine d'hommes.

En septembre, le front à l'est de la forteresse de Verdun s'avère convoité par les belligérants. Les Allemands y voient la possibilité de contourner la dite forteresse par ce coin de Meuse non loin de Vauquois. C'est le 5° Corps d'Armée qui lutte à cet endroit.

Septembre 1914, dans la nuit du 22 au 23, les unités bivouaquent sur place. Vers 23 heures, une fusillade et des cris venant de Cheppy (Meuse), donnent l'alerte. Une importante attaque allemande a lieu toute la nuit sur Cheppy. A 5 heures, les Allemands se trouvent au contact, au sud du village.

On garde les positions toute la journée.

Alors que le 111° R.I se trouve vers Malancourt (Moselle), un bataillon est prêté au 5° C.A.

Il est aussitôt jeté dans la fournaise.

A 18 heures, l'attaque allemande progresse. Dans la fureur des combats, Joseph disparaît. Il avait 23 ans. Faute de corps, son décès sera déclaré constant en 1920.



Nom : **MARIANI**
Prénom : Altebello
Né le : 29 octobre 1877
Lieu : Erbajolo
Sous-Lieutenant
8^e Régiment d'Infanterie
Coloniale

A Erbajolo (Erbaghjolu) au centre de la Corse, un tableau dans l'entrée de la mairie montre les visages des hommes du village qui ne sont pas revenus de la guerre, dont la photo du Lieutenant **Altebello MARIANI**. Ce même Lieutenant a également son nom gravé à Hyères, car il s'y est marié et son fils y est né. Il illustre une certaine tradition militaire corse de l'époque ; celle du soldat de l'Infanterie Coloniale.

Les Marsouins corses et leurs camarades sont présents dans tout l'Empire, de l'Indochine à Madagascar.

Le 25 août 1914, à 3h30, le 8^e R.I.C reçoit l'ordre de s'établir sur la hauteur de l'abbaye de Saint-Walfroy, située dans la pointe ouest du département des Ardennes. A moins de six kilomètres, les Allemands sont établis vers Sapogne. Entre 12 et 13 heures, l'ennemi commence un bombardement à l'aide d'obusiers lourds et de canons de campagnes. Jusqu'à 15 heures, ce tir s'avère trop court de deux cent mètres, mais peu à peu, après avoir réglé son tir sur l'abbaye, l'artillerie allemande couvre la position d'obus pendant près de trois heures. Dans la cour de l'abbaye, un obus de gros calibre atteint le Lieutenant **MARIANI**. Il avait 37 ans.

AVANT MORT AU CHAMP D'HONNEUR. — Parmi nos concitoyens morts au champ d'honneur, nous devons ajouter le sous-lieutenant Albert Mariani, du 8^e colonial, tué le 25 août, à Saint-Walfroy. Aux familles Mariani et Arnoux, nous présentons nos sincères condoléances.

Chronique du Petit Var.

1914



Nom : **GAIBISSO**
Prénom : Georges
Né le : 17 avril 1886
Lieu : Toulon
Soldat 67^e Bataillon de
Chasseurs Alpins

Georges GAIBISSO naît le 17 avril 1886 à Toulon. Chaudronnier dans le civil, il se marie en 1911 et a une fille.

Réserviste rappelé dans un bataillon de chasseurs alpins, il débarque à Amiens le 26 août 1914 et participe à la défense de Peronne et des ponts de la Somme. S'en suit la retraite et enfin la bataille de la Marne à laquelle participe le 67^e BCA à Fontenay-en-Paris, au nord-est de Paris. Une longue marche va alors porter Georges vers les combats qui attendent son unité, du 5 au matin au 6 au soir, les hommes marchent près de 70 kilomètres, avec leur équipement jusqu'aux bois bordant à l'est le village de Bouillancy (Oise). Il s'agit d'empêcher les Allemands de s'infiltrer.

Au prix de nombreuses pertes, les quatre bataillons de chasseurs vont livrer bataille pendant trois jours éprouvants. C'est entre le 7 et le 8 que Georges trouve la mort. Il avait 28 ans.

Son décès fut transcrit à Hyères où la dernière adresse familiale se situe avenue Alphonse Denis.

Chronique du Petit Var. L'expression combat à la baïonnette ne signifie pas forcément que Georges fut tué lors d'un corps à corps.

Les Nôtres sur le Front

Les morts. — Nous apprenons, avec regret, la mort du soldat réserviste Georges Gaibisso, du 67^e chasseurs alpins, qui a été tué dans un combat à la baïonnette, le 6 septembre, à Fontenay-Macédon.

Notre concitoyen était âgé de 29 ans et laisse une jeune veuve et une fille. Nos sincères condoléances à la famille.

Chronique du Petit Var.

1914



Nom : **DECORMIS**
Prénom : Eugène Bruno
Né le : 17 juin 1881
Lieu : Marseille
Adjudant 8^e Régiment
d'Infanterie Coloniale

On ne sait que peu de choses de l'Adjudant **DECORMIS**. Militaire de carrière, il part dès le 9 août avec le 8^e R.I.C de Toulon. Bien que célibataire, les Archives gardent néanmoins une trace de lui 2 place de la République.

Après la bataille de la Marne, il arrive en Champagne où la stabilisation des lignes sur cette portion du front vise à conquérir les positions les plus avantageuses, ce qui se traduit pour chaque camp par des centaines de victimes. Le 22 septembre, ordre est donné de reprendre l'offensive au petit jour sur le même front que la veille. En effet, le 21, une première tentative aboutit à l'occupation d'emplacements abandonnés par l'ennemi mais les soldats ne purent aller plus loin car ils se heurtèrent ensuite à des tranchées fortement défendues. Les soldats durent regagner leurs lignes à la nuit tombée. Il faut donc remettre ça, dans les mêmes dispositions. Au matin, les Marsouins parviennent de nouveau aux mêmes emplacements et sont encore arrêtés par de terribles feux d'infanterie provenant de groupes d'ennemis dissimulés. Les deux compagnies d'assaut, soit environ 450 hommes perdent 300 des leurs en quelques minutes. Les autres sont contraints de se terrer.

Parmi les morts de ce jour, l'Adjudant **DECORMIS**. Son portrait paraîtra dans la revue *Sur le vif* à laquelle les familles ne recevant plus de nouvelles de leurs proches pouvaient transmettre une photo et des indications. Sa famille le pensait sûrement disparu mais son décès fut transcrit à Hyères en mars 1915. Le Sous-Officier était âgé de 33 ans.

Decormis, adjudant d'infanterie coloniale, tué le 22 septembre.

Chronique du Petit Var.

1914



Nom : **TONDUT**
Prénom : Albert
Né le : 2 novembre 1878
Lieu : Paris
Caporal 79^e Régiment
d'Infanterie

Né dans le 7^e arrondissement de Paris le 2 novembre 1878, Albert Tondut arrive selon toute vraisemblance au début du XX^e siècle à Hyères. Commerçant, il vit rue d'Almanarre (Léon Gautier) avec sa femme et trois enfants en bas âge. Lorsque le jeune industriel Claude Durand découvre Hyères, Albert et son épouse se mettent à sa disposition pour faciliter son installation. Les deux hommes deviennent de véritables amis. Ayant reçu sa feuille de départ, c'est aux alentours du 20 août 1914 qu'à 5 heures du matin, Albert vient dire adieu à son ami.

Il part pour Mâcon au dépôt du 60^e R.I.T. Les Territoriaux ne doivent être employés qu'aux travaux en arrière des lignes, à la garde des gares et des ponts. Début septembre, il arrive dans la région de Besançon où son unité cantonne depuis un mois, s'occupant à des travaux de défense. Mais les effroyables pertes cumulées en août et septembre dans les régiments d'active amènent le haut commandement à dégarnir les régiments de la Territoriale. En effet, le 8 octobre, le 60^e R.I.T reçoit l'ordre de fournir près de 1300 hommes à deux régiments parmi lesquels 300 au 79^e R.I, les hommes étant choisis parmi ceux des classes les plus jeunes (entre 35 et 40 ans).

Albert en fait partie. Il intègre le 79^e R.I pendant la *Course à la mer*, dans la région d'Hébuterne (Pas-de-Calais). Le 17 octobre, son bataillon part à l'attaque du village de Monchy(Somme) qui s'achève par un échec. Albert est tué une semaine après son arrivée au front. Il avait 36 ans.

Tondut Albert, 79^e infanterie, tué le 17 octobre.

Chronique du Petit Var.

1914



Nom : **GARCIN**
Prénom : Edouard Marius
Né le : 2 décembre 1891
Lieu : Hyères
Sergent 61^e Régiment
d'Infanterie

Edouard GARCIN, jardinier, réside au quartier de la Verlaque. En 1913, il est marié et père d'un enfant.

Nommé Sergent à la fin du sanglant mois d'août, il poursuit la guerre en Argonne avec le 61^e R.I.

Son régiment reste dans ce secteur et occupe ensuite la zone de Malancourt jusqu'au 29 octobre. A cette date, il se porte à l'attaque de la Côte 281, au nord-ouest de Béthincourt (Meuse). La position est enlevée, mais une contre-attaque la rend, le lendemain, aux mains de l'ennemi.

Edouard est porté disparu et son décès ne sera confirmé qu'ultérieurement. Il avait 23 ans.

AVANT MORT AU CHAMP D'HONNEUR. — On nous annonce la mort au champ d'honneur de notre jeune concitoyen Edouard GARCIN, sergent au 61^e R.I., tué le 29 octobre. Le défunt, qui était âgé de 23 ans, laisse une veuve et un enfant. Nos condoléances à la famille en deuil.

Chronique du Petit Var.

1914



Nom : **FABRE**
Prénom : Joseph Henri
Faust
Né le : 3 octobre 1877
Lieu : Hyères
Soldat 113^e Régiment
d'Infanterie
Territoriale

Joseph pour l'Etat Civil, Henri pour ses proches et ses petites-filles qui aujourd'hui rappellent au souvenir de Pépé Henri, Joseph Henri **FABRE** va avoir trente-sept ans lorsque à Giens, la Guerre vient troubler le quotidien de la presqu'île. Marié et père, Joseph Henri est un homme délicat, aimant envers sa femme et sa fille, doté d'une bonne éducation et d'un certain raffinement dans sa façon d'agir et de penser. Il écrit des poèmes et à une époque où la société n'a pas pour la femme la considération et les égards qui lui sont dus, ce viculteur en avance sur la pensée de son temps se lève avant son épouse pour lui préparer avec soin le petit-déjeuner. Il est également sportif et fonde avec quelques amis *La Pédale Arbanaise* qui réunit les amateurs de vélo pour de longues chevauchées cyclistes.

En août 1914, le Maroc voit ses troupes permanentes partir en Europe et le futur Maréchal **LYAUTEY** insiste auprès de ses chefs pour qu'on lui envoie des troupes de substitution afin de gérer des régions encore instables. Les Territoriaux, considérés alors comme âgés pour le combat mais encore assez jeunes pour tenir un fusil, sont désignés pour traverser la Méditerranée. Les Méridionaux forment d'ailleurs le gros du contingent.

Embarqué à Marseille, débarqué à Salé, Joseph Henri stationne en divers endroits. Sans doute ne trouve-t-il rien de bien distrayant pour l'esprit dans ces opérations de maintien de l'ordre et de ce fait, il aurait manifesté le désir de rejoindre le front européen. Pour s'occuper, il fait le relevé précis d'un camp qu'il envoie à sa fille et écrit à son épouse. Mais le désert accable ces hommes qui bien que coutumiers des fortes chaleurs, souffrent de ses effets ainsi que des maladies inhérentes aux mauvaises conditions d'hygiène. Après un an loin de chez lui, Joseph Henri attrape une mauvaise dysenterie, envoyé à l'hôpital de Fez, il succombe le 27 août 1915 à deux mois de ses 38 ans.

De Giens :
On nous annonce la mort au Maroc du soldat territorial Fabre Henri, propriétaire, viculteur de la presqu'île de Giens. Le défunt, mobilisé au 113^e régiment territorial, a succombé à la suite des fièvres contractées dans le désert. Il était apprécié aux familles Fabre, Coulaud et Barner, de Toulon. Nous présentons aux familles éprouvées nos vives condoléances.

Chronique du Petit Var.

1914



Nom : PETIT
Prénom : Paul
Né le : 26 avril 1884
Lieu : Hyères
Soldat 112^e Régiment
d'Infanterie

Paul PETIT est cultivateur à La Bayorre. Marié, il est père de deux garçons.

Au départ de Toulon, il part en renfort pour ressusciter le 112^e R.I décimé après la bataille de Lorraine.

Début septembre, les Allemands menacent Paris ; ordre est alors donné de se faire tuer sur place ; ce sera la bataille de la Marne dont l'enjeu est tel, que les ramifications des combats vont s'étendre jusqu'au nord de Bar-le-Duc (Meuse) qu'il faut protéger. Autour du village de Vassincourt (Meuse), des combats acharnés vont opposer le 15^e Corps aux Bavarois entre le 7 et le 9 septembre.

Attaques et contre-attaques se succèdent ; les Provençaux tombent par centaines, ont des milliers de blessés mais finissent par l'emporter.

Bar-le-Duc est sauvé mais Paul PETIT est tué le 8 septembre. La campagne a duré moins de deux semaines pour lui. Il avait 30 ans. Il sera le premier Hyérois dont le corps sera rapatrié, le 14 juin 1921.



La région de Vassincourt lors de la bataille

1914



Nom : DUMOULIN
Prénom : Victor
Né le : 19 décembre 1886
Lieu : Wannehain
Soldat 6^e Régiment
d'Infanterie Coloniale

Qu'est-ce qui unissait **Victor DUMOULIN** à Hyères ? Quelle relation liait Hyères à ce gars du Nord, né le 19 décembre 1886 dans le village de Wannehain (Nord-Pas-de-Calais) où son nom figure également sur le Monument aux Morts ? Avant 1914, aucune adresse à son nom, aucun acte d'Etat Civil, aucune famille répertoriée, même son décès ne fut pas transcrit dans la Cité des Palmiers...

On sait de lui qu'il est maçon avant son incorporation et que suite à son appel sous les drapeaux, il reste dans l'armée et y fait carrière. Cette nouvelle vie l'amène à servir dans l'Infanterie Coloniale mais son parcours militaire ne signale pas de passage parmi les unités casernées à Hyères, ce qui toutefois ne demeure pas impossible.

Aux Archives, seule une ligne fait mention d'un lien. Victor est décédé de ses blessures à Aurillac (Cantal) le 9 janvier 1915 à l'âge de 28 ans et y est inhumé. De ce décès, une mention a été transcrite aux Archives. Cette unique ligne établit que le frère de Victor, en soin dans un hôpital hyérois, fut informé du décès.

Plusieurs hypothèses :

- soit le frère faisait partie des centaines de personnes évacuées des territoires envahis.

- soit il élit domicile à Hyères peu avant la guerre.

- soit après une longue convalescence achevée, l'administration a-t-elle considéré ce séjour en maison de repos comme étant son domicile.

1915



Nom : CIARLONE
Prénom : Jules
Né le : 15 août 1893
Lieu : Hyères
Soldat 163^e Régiment
d'Infanterie

Jules CIARLONE vit vers Saint Lazare. Son père Erasme est entrepreneur en maçonnerie et c'est vers cette activité que s'oriente Jules. Il part pour le service militaire en 1913 et se trouve de ce fait directement engagé dans la bataille dès le mois d'août 1914.

Le 163^e R.I quitte Nice le 15 et quatre jours plus tard, c'est le baptême du feu pour Jules et ses camarades à Tagolsheim en Alsace puis à Anglemont (Vosges).

A l'automne, les hommes découvrent la Woëvre et se battent au sud-est de Saint-Mihiel (Meuse). Ils y passent l'hiver et resteront dans ce secteur longtemps. Mais Jules est blessé par un obus en début d'année à Bouconville. Transporté dix kilomètres en arrière, il succombe à ses blessures le 11 janvier 1915, il avait 21 ans.

Il repose dans le caveau familial.

LES MORTS AU CHAMP D'HONNEUR. — On nous annonce la mort au champ d'honneur de notre jeune concitoyen, Ciarlone, âgé de 23 ans, fils de l'entrepreneur maçon de notre ville.

Chronique du Petit Var.

1915



Nom : SILVE
Prénom : Félix
Né le : 19 août 1882
Lieu : Turrier
Lieutenant 8^e Régiment
d'Infanterie Coloniale

Fils d'un cafetier de Turrier dans les Alpes de Hautes-Provence, **Félix SILVE** entame une carrière dans la Coloniale qui l'entraîne à gravir les échelons jusqu'au grade d'Officier. Il se marie à Hyères en 1912.

Le 6 février 1915, Lieutenant à la 12^e Compagnie du 8^e R.I.C, son bataillon s'appête à occuper des entonnoirs que doivent former deux contre-mines préparées par le Génie dans l'après-midi.

Mais les Allemands devançant les projets et leur artillerie se déchaîne tandis que trois gros fourneaux de mines explosent, ensevelissant les occupants des tranchées françaises ou provoquant leur éboulement. C'est ensuite une ruade d'infanterie au cours de laquelle s'engagent de terribles combats. Félix est tué cette même journée, il avait 32 ans.



Tombe de Félix à St Thomas en Argonne.

1915



Nom : JOULIAN
Prénom : Alphonse Marius
Né le : 8 février 1885
Lieu : Hyères
Soldat 112^e Régiment
d'Infanterie

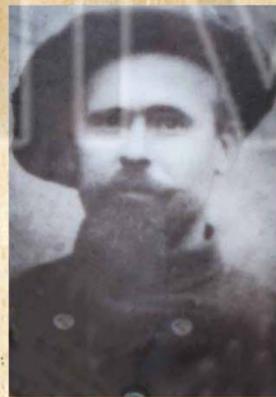
Lorsque l'affiche de la mobilisation est apposée, la famille Joulian, originaire des Loubes, voit trois fils rappelés sous les drapeaux et un quatrième sur le point d'être incorporé.

Deuxième de la fratrie, marié et père de deux filles, Alphonse rejoint le 112^e R.I de Toulon.

Après les combats meurtriers du mois d'août en Lorraine, après les attaques de Vassincourt visant à barrer la route de Bar-le-Duc aux Allemands, les Provençaux restent dans la Meuse et y passent un automne puis un hiver difficile. Les conditions de vie épouvantables de ce premier hiver de guerre entraînent de nombreuses évacuations de soldats victimes de multiples maladies. En effet, l'hygiène défectueuse, ajoutée aux rigueurs de la saison et aux déprédations provoquées par le passage de centaines de milliers d'hommes, dans une région au climat très différent de leur Provence natale, provoque une hécatombe sanitaire dans les rangs des soldats méridionaux.

Au début de l'année 1915, Alphonse présente des symptômes d'infection. Evacué sur un hôpital de Montluçon, il succombe à la fièvre typhoïde le jour même de ses 30 ans.

Ses frères survivront à la guerre.



Nom : TOURTIN
Prénom : Victor
Né le : 12 février 1880
Lieu : La Crau
Soldat 23^e Bataillon de
Chasseurs Alpains

Victor TOURTIN a son nom sur les Monuments aux Morts de Hyères et de la Crau. C'est dans ce village détaché de Hyères en 1854 qu'il est né le 12 février 1880. Il s'y marie en 1903 avec Rose Gasquet dont il aura deux enfants. Au recensement de 1906, Victor vit aux Borrels où il est cultivateur.

Le 11 mai, le bataillon remonte en ligne entre Hohnek et Metzeral (Haut-Rhin). Jusqu'au 14 juin, il se livre à des travaux préparatoires à une vaste attaque. L'offensive se déclenche le 15 juin, le 23^e B.C.A se dirige sur l'Echwald ; sur la gauche du bataillon, le 6^e B.C.A doit prendre le Braunkopf, sur sa droite le 133^e R.I la Côte 830. A cause d'une préparation d'artillerie insuffisante et d'une organisation défensive à l'intérieur des bois impossible à détecter, l'attaque est stoppée net et on retourne aux lignes de départ.

Victor est tué dans cette tentative avortée, il avait 35 ans.

Les 16 et 17, l'attaque d'ensemble reprendra et finalement l'ennemi abandonnera ses positions, les Français investissent alors Metzeral. Le bois deviendra jusqu'à la fin de la guerre un lieu de cantonnement pour les troupes françaises. De nos jours encore, on y trouve de nombreux abris et traces des combats.

1915

1915



Né le 23 septembre 1882 à Carqueiranne, fils d'un fleuriste, **Appolinaire PIZZO** vit Montée Sainte-Croix, à Hyères. Peintre en bâtiment, il se marie à Hyacinthe Claire Ré le 27 août 1906. Le couple a un fils, Marius né en 1907.

En février 1915, le 112° R.I se trouve dans le Bois le Malancourt.

Le 27, Appolinaire est tué lors d'une contre-attaque française.

Son corps sera rapatrié.

Nom : PIZZO

Prénom : Appolinaire

Né le : 23 septembre 1882

Lieu : Carqueiranne



1915



Louis Marius LASVALADAS naît quatorze ans après son frère Albert et sa sœur jumelle. Son père travaille à l'Arsenal de Toulon. Ses études sont sans doute atypiques. Après le certificat d'études, il travaille à la Poste comme télégraphiste à Toulon. Toutefois, il aspire à une autre situation, se sachant capable de faire mieux. Il confie à son frère qu'il regrette d'avoir abandonné les études. Celui-ci le soutient financièrement, il est suivi dans son initiative par sa sœur. Quelles études Louis entreprit-il ? Mystère. Toujours est-il qu'il les réussit et devient en quelque sorte la *fierté* de la famille et qu'avant d'être appelé sous les drapeaux, il est rédacteur au *Courrier du Parlement* à Paris. En outre, sa nièce se souvient d'une coupure de journal de l'époque où l'on précisait que Louis Lasvaladas avait débuté dans la presse parlementaire. La guerre le trouve toujours au service et, sans doute parce que ses qualifications le prédisposent à cet emploi, il est télégraphiste à l'Etat-Major de Paris et côtoie de ce fait le Maréchal GALLIENI.

Bien que n'ayant jamais été sur la ligne de feu, Louis contracte une bronchite peu après la bataille de la Marne. Il est soigné à l'hôpital d'Issy-les-Moulineaux (Hauts-de-Seine). Lors de son séjour à l'hôpital, il commence à écrire un ouvrage sur la guerre, intitulé *Les Barbares du XX^e siècle*. De cet écrit, à l'état d'ébauche ou bien avancé, nulle trace n'est parvenue à nous. Louis écrit également à son frère.

Carte du 3 janvier 1915 :

Chers frère et belle-sœur

J'ai bien reçu la longue lettre d'Albert, je vous remercie mille fois. [...] Ma santé s'améliore tout doucement. Je n'ai plus eu de vomissement de sang depuis un mois et demi. J'ai toujours la respiration très difficile, il ne faut pas que je passe beaucoup de force pour être essoufflé. Je vous envoie une photo qui a été prise le troisième jour que je me suis levé, il y a un mois [...]. Mille vœux de bonheur pour la nouvelle année.

Louis enverra d'autres cartes à son frère. Hélas, contrairement à ce qu'il pouvait espérer, sa santé fragile lui fit défaut, il décède le 24 avril 1915. Il avait 22 ans. Il repose dans l'ossuaire situé sous un monument du cimetière d'Issy.

Son nom figure sur le monument aux morts d'Hyères.

Nom : LASVALADAS

Prénom : Louis Marius

Né le : 15 décembre 1892

Lieu : Toulon

Soldat 8^e Régiment du Génie

« Nous apprenons avec le plus grand plaisir que notre combattant et ami L. Lasvaladas, en traitement à l'hôpital militaire de Issy-les-Moulineaux est en bonne voie de guérison. Il appartenait au 8^e régiment du génie et avait été affecté en qualité de télégraphiste à l'état-major du gouverneur militaire de Paris. »

« On apprendra, avec peine, la mort, à l'âge de 22 ans, de M. Louis Lasvaladas, sapeur télégraphiste au 8^e régiment, décédé à l'hôpital de Belleme (Seine) des suites d'une bronchite contractée à la bataille de la Marne; il était rédacteur au *Courrier du Parlement* et avait rempli, dans notre ville, les fonctions de télégraphiste. »

Chroniques du Petit Var.

La première, à l'instar de Louis, s'avère optimiste quant au rétablissement du sapeur.



Louis (deuxième en partant de la gauche) avec des camarades.

1915



Nom : ESCANDE

Prénom : Gustave

Né le : 28 novembre 1894

Lieu : Dakar

Soldat 4^e Régiment d'Infanterie Coloniale

Le lien de **Gustave ESCANDE** avec Hyères est encore flou. Sans doute, à l'instar de centaines d'autres touristes, passait-il les beaux jours de l'année dans la commune au Park Hôtel. Fils d'un pasteur missionnaire en Afrique, Gustave ESCANDE n'a que trois ans lorsque son père est assassiné à Madagascar. Sa mère, originaire de Genève, se fixe dans sa ville natale pour l'éducation de ses enfants. Issu d'une famille protestante, Gustave est très croyant tout comme sa sœur Emilie. Membre d'une société de lycéens abstinents, *La Spes*, et d'une section d'activité chrétienne, où des jeunes gens des deux sexes cherchent ensemble à améliorer leur foi pour mieux servir leur idéal. S'il a une grande affection pour la Suisse à laquelle il doit son développement intellectuel, moral et religieux, il reste néanmoins très attaché à la France et le prouve en utilisant son droit d'option en faveur de celle-ci.

En 1914, il se prépare à entreprendre des études de théologie en vue de missions évangélistes en pays païens, à l'image de son père. Cette décision lui est difficile car il chérit profondément sa mère et sa sœur, mais sa foi le pousse à emprunter ce chemin.

Jeune homme gai, amical, ses amis le décrivent comme loyal et sérieux sous son apparence enjouée, un peu blagueur.

S'il n'est pas cocardier et guère attiré par l'héroïsme des grandes batailles, Gustave ressent cependant vibrer en lui son devoir de citoyen qui lui apparaît tout aussi grand que son devoir de chrétien.

Ayant opté pour la France, il reçoit son ordre de marche le 23 septembre 1914 et rejoint le dépôt du 4^e R.I.C à Toulon. La vie de caserne lui paraît vite bien morne et le jeune homme se sent seul, déplorant le manque de morale et de sentiment reli-

gieux chez ses camarades ainsi que les beuveries et la fréquentation des prostituées dans les rues de la basse ville. Il a le bonheur de voir arriver sa mère qui œuvre au sein de la Croix-Rouge. Après chaque journée d'instruction, il la rejoint et prie avec elle. Il assiste également à quelques cultes organisés par des pasteurs mobilisés. Pour continuer son devoir intérieur, il coud une poche interne à sa vareuse pour y mettre son Nouveau Testament ; il y puise la force dont il a besoin. Il décline l'éventualité de rester au dépôt comme instructeur car il estime que sa place est avec ceux qui souffrent et défendent leur patrie. En effet, plusieurs convois de blessés revenant à Toulon lui ont montré toute l'horreur des combats et il ne cesse de dire à sa mère : *Ce sera très dur de te quitter, mais vois-tu, je sens que je dois aller dans les tranchées.*

A la fin de l'année, il monte au front. Dès lors, ses lettres vont traduire les souffrances endurées par les troupes mais aussi la ténacité et la camaraderie qui aident à tenir. Gustave décrit également les attaques allemandes se répétant quatre ou cinq fois en une nuit, les corps de ceux-ci s'entassant les uns sur les autres ; et puis les obus incessants, les morsures du froid de la Champagne, les assauts auxquels il participe. Passé à la compagnie de mitrailleuses, on note peu à peu une lutte intérieure en lui, forgée par l'expérience de la guerre.

Un jour il écrit : *Au deuxième assaut, j'ai blessé un Boche au bras. Ah ! C'est terrible de faire ainsi du mal à son proche ! et peu après : Ah ! J'en ai ras le bol de ces Boches !.*

La tombe de Gustave à la Nécropole Pont-de-Marson à Minaucourt-le-Mesnil-lès-Hurlus. Dix Hyérois y reposent.



1915



Nom : IZOARD

Prénom : Joseph Auguste

Né le : 21 avril 1879

Lieu : Théus

Soldat au 52^e

Régiment d'Infanterie Coloniale

Votre grand-père, qu'est-ce qu'il était gentil ! C'est en ces termes que ceux qui l'avaient connu parlèrent de **Joseph IZOARD** à sa petite-fille.

Joseph IZOARD naît à Théus, petit village des Alpes de Haute-Provence dont son père est le Maire. Marin dans sa jeunesse, il découvre les Salins lors d'une escale au Port Pothuau. C'est lors d'une permission qu'il y rencontre une belle jeune fille du coin, Joséphine Canale. C'est le coup de foudre ! Libéré de la Royale, Joseph épouse sa fiancée, devient pêcheur aux Salins et le couple a un fils en 1908.

En mai 1915, de nouveaux régiments sont mis sur pied. A Puget-sur-Argens est créé le 52^e R.I.C. Le Marsouin IZOARD part avec celui-ci pour la boue de la Marne où les prémices de l'offensive de Champagne se dessinent. L'été s'achève.

Que se passe-t-il alors le 10 septembre 1915 à Souains (Marne) ? Le Journal des Marches et Opérations signale des obus qui labourent le cantonnement mais un témoignage oral transmis à la famille raconte que le salinois sauta sur une mine.

Il avait 36 ans.

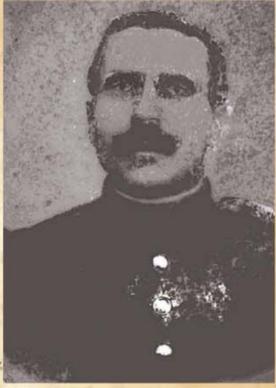


Tombe de Joseph à Suippes.

Joseph pose en famille avec son épouse Joséphine et son fils Louis.



1915



On ne sait presque rien d'Antonin. Il était jardinier, vivait aux Maurels, était marié et avait un enfant.

La seule information sur sa participation à cette guerre est qu'il décède de la fièvre typhoïde le 19 janvier 1915 à l'hôpital de Bar-le-Duc.

Il repose dans le caveau familial.

Nom : ARNOUX

Prénom : Antonin

Né le : 15 février 1884

Lieu : Hyères

Soldat 312^e Régiment
d'Infanterie

Mort pour la Patrie. — On nous annonce la mort à l'hôpital de Bar-le-Duc de notre concitoyen Arnoux Antonin, soldat au 312^e, fils du sympathique jardinier du quartier du Plan. Le défunt laisse une veuve et un jeune enfant. Nos condoléances à la famille en deuil.

Chronique du Petit Var.

1915



Né en 1892 et originaire du Quartier de l'Almanarre, Léonce est mécanicien lorsqu'il est appelé sous les drapeaux. La déclaration de guerre survient alors qu'il est déployé au Maroc occidental.

Après les combats de 1914, les chasseurs interviendront également dans les montagnes de l'Est. Les actions qui eurent lieu au Lingekopf se rattachent à une opération de grande envergure qui fut élaborée dans les premiers mois de 1915.

Le Haut Commandement français envisageait une série d'opérations offensives ayant pour but de nous donner la possession de la haute vallée de la Fecht et de Munster. Entre sa conception et son exécution, cette opération fut l'objet de nombreuses modifications, tant au point de vue de l'étendue du front d'attaque, que de l'importance des effectifs à y engager et des résultats qu'on en espérait.

L'attaque du 20 juillet 1915 a pour objectif d'enlever le massif connu sous le nom du *Lingekopf-Schratzmännele-Barrenkopf*. Ce massif, vu des positions françaises de l'Hornleskopf, barre complètement l'horizon. C'est une position dominante sur laquelle les Allemands ont accumulé les défenses, réseaux profonds de fils de fer, grillages tendus, réseaux plantés au ras du sol et enchevêtrés aux lianes et aux ronces naturelles, tranchées à fleur de terre qui battent de leurs feux ces réseaux, blockhaus et abris bétonnés qui protègent les mitrailleuses.

C'est à la 3^e Brigade de Chasseurs qu'est confiée la prise de cette formidable position.

Le jour J, le 14^e B.C.P s'élançait suivant les dispositions prescrites, la 3^e Compagnie de Léonce suit la 6^e. Les chasseurs approchent de la Côte du Linge, prennent d'assaut une tranchée à mi-pente mais ne peuvent atteindre le sommet, défendu par de puissantes tranchées, garnies de forts grillages. Les pertes sont lourdes et les chasseurs doivent se fortifier sur place.

Léonce figure parmi les tués de la journée, il avait 23 ans. Son corps sera rapatrié le 25 août 1922, il repose depuis au Carré Militaire de Hyères.



1915



Félix Besson voit le jour 15 rue de l'Hôpital après la naissance de plusieurs filles. Son père Victorin et ses aïeux sont pêcheurs depuis quatre générations et c'est sans surprise, que Félix perpétuera la tradition familiale. Deux autres garçons viennent s'ajouter à la fratrie, Emile en 1897 et Ernest en 1901. Félix aura une fille, Thérèse en 1912.

Bien qu'ayant fait son service dans la Marine, Félix est envoyé à l'automne 1914 au 13^e R.I, essentiellement composé de bourguignons et de berrichons.

Au nord-ouest de Pont-à-Mousson se trouve un massif forestier de 800 hectares dominant à l'est la vallée de la Moselle. Son point culminant, 372 mètres, se situe au lieu-dit la Croix des Carmes. Dès septembre 1914, ce secteur de la Woëvre devient un lieu d'affrontements particulièrement dur et pendant l'année 1915, c'est un théâtre de combats incessants. Pour les Français, ce massif forestier sera le Bois-le-Prêtre. Pour les Allemands, ce sera le Priesterwald, ces derniers le rebaptisant Wittenwald, le Bois des Veuves.

Le 30 mars, le 13^e R.I renforce momentanément la 73^e D.I dans le but d'avancer vers la partie du bois dite du *Quart en Réserve*, les soldats du 167^e R.I surnommé *Les Loups du Bois le Prêtre* se lancent sur les lignes allemandes, s'emparent et repoussent plusieurs contre-attaques ennemies. Sur un seul point de la tranchée dite *Ligne VIII*, les Allemands reprennent pied.

A 17 heures, la 2^e Compagnie du 13^e R.I arrive en renfort sur ce sous-secteur de droite. Le lendemain, à 16 heures, l'ordre est donné de reprendre cette partie de la tranchée. Félix et ses camarades doivent attaquer à l'extrémité droite.

A l'heure prescrite, les compagnies abordent la *Ligne VIII* et la reprennent à nouveau. A 20 heures, l'ennemi contre-attaque sur la Ligne VIII en s'avançant en nombreuses petites colonnes mais il échoue et laisse plusieurs prisonniers. C'est lors de ce dernier acte que Félix est tué, comme l'atteste la transcription de décès :

Mort pour la France le trente et un mars mil neuf cent quinze vers huit heures du soir, tué devant l'ennemi par un éclat d'obus.

Les déclarations de deux Sous-Officiers attestent de la mort de Félix mais son corps reste introuvable. Il a peut-être été victime d'un de ces obus capables de pulvériser un homme. Chose sûre, il n'a pas de tombe à son nom. Il repose probablement dans un ossuaire de la Nécropole Nationale de Montauville, ou sous une croix marquée de la mention *inconnue*.

Une dernière hypothèse, ses restes ont-ils été engloutis par la terre et les années, auquel cas il reposerait toujours sur le sol même où il est tombé à l'âge de 24 ans.



Au Bois-le-Prêtre, les restes d'un élément de la tranchée d'où Félix attaqua.

1915



Comme pour d'autres soldats, nous manquons d'éléments sur Michel SEREN. Toutefois, ce que nous savons permet d'aborder un chapitre peu évoqué de 1914-1918, la guerre au Maroc.

Michel est né le 9 avril 1876 à Hyères. Les vingt années précédant le conflit le voient tour à tour cordonnier, boulanger et finalement employé de commerce. Il se marie mais n'aura pas d'enfant et la dernière adresse le concernant se situe 21 avenue Gambetta.

En août 1914, Michel est un Territorial. Ces hommes considérés comme trop âgés pour être en première ligne mais encore assez jeunes pour se servir d'une arme, seront appelés *les Pépères*. Le 113^e R.I.T aura pour particularité de participer à la guerre non pas en Europe mais au Maroc.

En voici la raison, les troupes normalement stationnées dans cette colonie sont des Marsouins, des Tirailleurs, des Légionnaires, que la guerre a vite rappelé sur le continent. De fait, le futur Maréchal Lyautey qui commande au Maroc, demande des troupes pour assurer la sécurité dans des régions où certaines tribus sont encore loin d'être soumises. On lui envoie deux divisions de territoriaux choisis principalement parmi des Méridionaux, sans doute pour l'accès facile et rapide à l'embarquement à Marseille, peut-être aussi pour des raisons climatiques. Le 113^e R.I.T débarque donc à Salé, le 21 août.

Les missions des Territoriaux seront diverses, protection de convois, installation de lignes téléphoniques, construction de pistes et de routes, protection de tribus alliées, répression de révoltes, destruction de postes dissidents, garde des camps de prisonniers allemands. A plusieurs reprises, des combats auront lieu, causant des pertes au 113^e R.I.T.

Voici quel fut le quotidien de Michel ainsi que de très nombreux Hyérois pendant plus d'un an. Il convient d'ajouter que la majorité des morts de ce régiment décéda suite à la contraction de maladie, ce qui sera le cas pour neuf hyérois dont Michel SEREN qui meurt le 27 octobre 1915 à Casablanca des suites d'une tumeur maligne intestinale.

Il avait 39 ans. Il repose au Carré Militaire de Hyères.



1915



Nom : de PIERRES
Prénom : Stéphane
Né le : 11 août 1892
Lieu : Tours
Sous-Lieutenant 371°
Régiment d'Infanterie

Mai 1915, cela fait plusieurs mois que l'Hartmannswillerkopf est l'enjeu de violents combats. Chaque jour, dans chaque unité de chaque camp, des hommes tombent. Le paysage est défiguré, meurtri. Les soldats du 371° R.I s'abritent du mieux qu'ils peuvent.

Le 11 mai, un Caporal de la 23° Compagnie écrit à sa soeur : Nous sommes dans les montagnes et dans un endroit très reculé [...], c'est un lieu de désolation et de dégoût, il n'y a plus d'arbres debout, tout est brisé.

Tout semble indiquer que Stéphane de PIERRES, chef de section à la 24° Compagnie, est un Hyérois d'adoption. Le jeune Sous-Lieutenant jouit de l'estime de ses hommes, et ses supérieurs l'apprécient. Le 12 mai au matin, durant une heure, les Allemands déclenchent un violent bombardement. A 18h, le marmitage recommence et il se fait particulièrement virulent sur la crête.

Tout était démoli autour de nous, nos pauvres petites tranchées volaient toutes de tous côtés et c'est seulement le soir vers 20h30 les derniers obus qui nous firent le plus de mal. Toute mon escouade est blessé moins deux pas très grièvement mais tous à la tête.

Les tranchées de la 24° Compagnie sont pour leur part la cible d'une vive fusillade accompagnée de grenades et de bombes. Les Allemands attaquent, soutenus par leur artillerie, le combat s'engage. Le jeune Sous-Lieutenant se bat avec ses hommes et comme eux, fait le coup de feu et grimpe debout sur le parapet, bombarde lui-même les Allemands à coups de grenades. Son exemple électrise ses hommes qui restent à leur poste malgré les pertes subies. C'est alors qu'un obus tombe et blesse mortellement l'Officier.

Le Sous-Lieutenant de PIERRES est mort à la tête de ses hommes. Il avait 23 ans.

Il aurait actuellement de la famille en Australie.

1915



Nom : REICHENECKER
Prénom : Georges
Né le : 19 août 1874
Lieu : Roubaix
Brigadier Fourrier
1° Régiment d'Artillerie
Parachutiste

Georges REICHENECKER voit le jour dans une ville où depuis deux siècles se multiplient et prospèrent les ateliers textiles. Roubaix, que l'on surnomme alors *la Manchester française*, rivalise et surpasse la puissance textile anglaise. Cette dernière à l'honneur d'être représentée lors de l'Exposition Universelle de 1889 par huit de ses maisons. Cette activité roubaisienne est aussi une manne industrielle, économique et professionnelle. Georges travaille dès 1896 dans ce domaine qui va l'amener à voyager car Roubaix entretient des liens avec le monde entier. En effet, les manufactures ont besoin de matières premières et Georges, dont la fonction de représentant fait de lui un acheteur de laine, est envoyé en Australie afin d'y trouver un terrain propice à cette activité. Pendant plus de quinze ans, il va parcourir la planète à travers les océans, tantôt vers le Pacifique, tantôt vers l'Europe afin de ramener son chargement précieux. La plupart du temps, il reste six à sept mois à Melbourne et Sydney et ne revient en France que pour quelques semaines. Lors d'un séjour dans sa région natale en 1906, il se marie puis repart avec son épouse. C'est à Melbourne que les quatre enfants du couple naissent entre 1907 et 1911.

En août 1914, la famille est en France. Les Allemands envahissent le pays natal de Georges. Le transfert des populations de ces régions s'effectue vers le sud afin d'accueillir des dizaines de milliers de réfugiés. Hyères accueillera plus de cinq cent personnes pendant toute la guerre, Madame Reichenecker en fait partie. Georges n'a pas été mobilisé tout de suite.

Provisoirement renvoyé dans ses foyers, il est finalement appelé à servir au 1er Régiment d'Artillerie à Pied et rejoint la zone de combat en janvier 1915. Trois mois plus tard, un *shrapnell* (obus à balles) explose au-dessus des artilleurs, une bille perfore le portefeuille de Georges et le blesse gravement. Il décède le 30 avril à l'hôpital de Dunkerque. Il allait avoir 41 ans. Il est inhumé dans la Nécropole Nationale de Dunkerque et son nom figure sur le Monument aux Morts d'Hyères.

Sa veuve ne retournera ni en Australie, ni dans le Nord. Elle restera finalement dans le Sud-Est où ses quatre enfants puis leur descendance feront leur vie.

Elle est décédée à Cannes en 1965.



1915



Nom : SALES
Prénom : Michel
Né le : 19 septembre 1884
Lieu : Borgo San Dalmazzo
Italie

Né le 19 septembre 1884, Michel arrive en France au début du siècle. Marié, père d'un enfant, il est boulanger et vit 3 rue du Prieuré. Michel est naturalisé fin 1913. Cette naturalisation entraîne son appel sous les drapeaux. Incorporé à la classe 14 qui part à l'instruction en septembre, il est ensuite dirigé en renfort du 112° R.I. Le régiment est en Argonne et le mois de juin le porte dans le bois de la Gruerie. Quotidiennement, les obus pleuvent sur les Méridionaux qui repoussent une grosse attaque le 20.

Le soldat revestois Séraphin Nicolas est agent de liaison auprès du Colonel, il écrit :

30 juin

Encore une journée tragique. De bonne heure le bombardement de Vienne a commencé, furieux et incessant comme le 20. Les boches attaquent du côté de Bagatelle. De bien mauvaises nouvelles arrivent. On apprend que ces bandits ont lancé du gaz et des obus asphyxiants en profusion sur nos lignes qui ont été enlevées.

En effet, le 30, c'est l'offensive générale sur le front du régiment. Les trois sous-secteurs sont progressivement assaillis. Les bombes bouleversent tout le terrain, non seulement les deux premières lignes mais aussi les troisièmes, ainsi que les voies d'accès qui sont inondées de projectiles asphyxiants.

A plusieurs reprises, entre 5 et 8 heures, les Allemands, supposant qu'il n'y a plus ou presque plus âme qui vive dans les lignes françaises, interrompent le bombardement et lancent leur infanterie. Reçu à coup de fusil et de mitrailleuses, les *feldgrau* n'insistent pas et la canonnade reprend. Avant 9 heures, les lignes sont enfoncées en divers endroits.

La 7° Compagnie de Michel se trouve au sous-secteur B. Comme ailleurs, l'ennemi y a pris pied. La journée voit les Allemands progresser mais les contre-attaques limitent leur succès. Le régiment peut s'établir sur de nouvelles lignes.

La bataille fait rage, on a le cœur serré à la vue de tant de blessés qui défilent dans Vienne. Il y en a qui ont reçu des blessures affreuses. Décidément nous sommes dans le secteur de la mort. Nos lignes fléchissent à leur tour. Le 2ème bataillon subit des pertes énormes.

Le 2° Bataillon est justement celui de Michel. Il est fort probable qu'un de ces blessés aperçus par le témoin soit le Hyérois.

Deux Hyérois meurent ce jour-là, deux autres décèdent de leurs blessures début juillet dont Michel.

Il avait 31 ans.



1915



Nom : BOYER
Prénom : Alexandre Marius
Né le : 7 août 1885
Lieu : Hyères
Soldat 358° Régiment
d'Infanterie

Alexandre Marius BOYER naît à Hyères le 7 août 1885. Exempté du service militaire pour une hypertrophie cardiaque, il est chef cuisinier, marié et père d'un enfant. En 1915, il est récupéré pour le service au front. Affecté en mai au 358° R.I, il connaîtra essentiellement les secteurs de l'Est et des Vosges. Cuisinier dans le civil, Alexandre est également cuisinier à la guerre, à la 23° Compagnie. De ce fait, le danger est moins grand pour lui, mais l'arrière immédiat n'est pas épargné par les bombardements.

Dans la nuit du 13 au 14 mars 1916, Alexandre est à Badonviller lorsqu'un bombardement assez vif trouble le lieu. Un éclat d'obus frappe Alexandre à la tête. Il est vite transporté au poste de secours puis évacué sur Baccarat. Il y décède le 23 mars à presque 31 ans.

Il repose dans le caveau familial.

Mort pour la France. — Nous apprenons avec peine le mort, au champ d'honneur, du soldat Boyer, fils de notre sympathique ami, M. Boyer Casimir, bien connu de la population hyéroise.

Chronique du Petit Var.

1916



Nom : BERNARD
Prénom : Henri Clair
Né le : 20 décembre 1878
Lieu : Cuers
Sergent 64° Bataillon de Chasseurs Alpin

C'est à Cuers, berceau familial que naît **Henri Clair BERNARD** le 20 décembre 1878. Marié, père de deux enfants, il est employé de commerce et vit à Hyères dans le prolongement de l'avenue Godillot vers la Gare. La guerre va frapper sa famille avec une violence inouïe.

Ses frères Paul, Victor et Joseph sont tous trois tués, respectivement en septembre 1914, au printemps 1915 et en juillet 1916. Sergent au 64° B.C.A., Henri est en Alsace lors de ce troisième deuil. Retiré de son bataillon, il est amené à pied d'œuvre dans la Somme. Début septembre, les Français ont pour objectif de prendre Cléry. La relève, gênée par des tirs de tous calibres et des obus à gaz est coûteuse mais s'exécute malgré tout. Le 3, le bataillon se porte à l'attaque. Les Chasseurs ne peuvent atteindre que la moitié de leur objectif. Jusqu'à 5 au matin, les combattants organisent les positions, se ravitaillent. A 12h30, c'est la reprise du mouvement en avant. Le combat est court et violent, le village est traversé et complètement occupé à la fin de la journée, les soldats s'établissent en avant de Cléry. C'est lors de ce second assaut que le Sergent BERNARD trouve la mort. Il avait 38 ans.

La commune de Cuers honora cette fratrie décimée en nommant l'une de ses rues, *rue des Frères Bernard*. Henri était le seul à vivre à Hyères, c'est la raison pour laquelle ses frères n'apparaissent pas sur le Monument aux Morts de la Ville.

« ... Notre concitoyen le sergent H. Bernard, du 64° Bataillon de chasseurs à pied, sur le front depuis le début de la guerre, est tombé au champ d'honneur le 3 septembre dernier. Il a été frappé d'une balle à l'épaule de la division dans les tranchées. »
« Sous-officier très courageux. A eu trois frères tués pendant la campagne. Avant une attaque, n'a pas hésité à aller seul, au péril de sa vie, s'assurer qu'il n'existait aucune mitrailleuse ennemie sur le front de sa compagnie. A été tué au cours de la deuxième attaque. »
« Mme Bernard, prévenue officiellement depuis plusieurs semaines, demeure veuve avec ses deux jeunes garçons. »

Chronique du Petit Var.

1916



Nom : ARNAUD
Prénom : Augustin Joseph
Né le : 3 avril 1896
Lieu : Hyères
Caporal 7° Bataillon des Chasseurs Alpins

Né le 3 avril 1896, **Augustin Joseph ARNAUD** est jardinier et vit au quartier Mataffe, constitué de vastes terres cultivées, parsemées de rares fermes et maisons.

Mobilisé à 19 ans, il quitte sa famille et rejoint le 7° B.C.A. de Draguignan. Plusieurs fois durement éprouvé, le bataillon a combattu pendant l'année 1915 dans les Vosges et l'Alsace. Il quitte ces secteurs en août pour participer à la *Bataille de la Somme* où il enregistre de nouveau des pertes sensibles. Après un long repos à l'arrière, il revient en ligne à Sailly-Saillisel (Somme) dans la nuit du 4 au 5 novembre 1916. La bataille fait rage, l'artillerie ennemie se montre très violente. Le terrain bouleversé par les obus et détrempé par la pluie n'est plus qu'une vaste étendue de boue dans laquelle les hommes, transis de froid, s'enlissent.

C'est dans ces conditions que le jeune Caporal hyérois se porte à l'assaut le 5, sous une grêle de balles et d'obus. L'élan du bataillon vient se briser contre des tranchées intactes et un adversaire non ébranlé.

Dans la journée du 12, alors que la relève est prévue pour le soir, les obus allemands tuent encore une vingtaine de chasseurs dont Augustin. Il avait 20 ans.

1916



Nom : MAUREL
Prénom : Paul Théodore
Né le : 13 décembre 1878
Lieu : Manosque
Soldat 102° Bataillon de Chasseurs à Pieds

Paul Théodore MAUREL est né le 13 décembre 1878 à Manosque. Il perd ses parents avant l'âge de vingt ans et vit au Pradet. L'étude des actes d'Etat Civil tend à prouver que beaucoup de Bas-Alpins ont quitté leur montagne pour s'installer dans les villes de la Côte. Il se marie et nous le retrouvons 15 rue Massillon où il tient un débit de boissons.

Parce qu'il a une vision déficiente, il fut exempté de service militaire, mais dès mars 1915, le besoin en troupes relègue au second plan sa mauvaise vue et il rejoint les Chasseurs Alpins. Fin octobre, il fait partie d'un renfort de près de trois cent hommes qui intègre le 102° B.C.P. Il stationne dans les secteurs *calmes* des Vosges et d'Alsace avant d'arriver en Meuse, en direction du *chaudron de Verdun*. Mais Paul tombe malade et il est évacué loin du front au domaine de Sainte-Garde dans le Vaucluse, situé sur la commune de Saint-Didier. Il y décède le 28 décembre 1916, il avait 38 ans.

Il repose dans le caveau familial.

1916



Nom : DEBENEDETTI
Prénom : Aristide Georges Noël
Né le : 30 juillet 1894
Lieu : Hyères
Soldat 44° Régiment d'Infanterie

Aristide Georges Noël DEBENEDETTI naît le 30 juillet 1894 à Hyères. Il est garçon épicier et vit avenue de la Gare. Après un an et demi au régiment corse, le 173° R.I., il rejoint en juin 1916 le 44° R.I.

En juillet, la bataille commence dans la Somme pour une durée de presque trois mois.

A partir du 12 septembre, l'attaque en direction de Bouchavesnes (Somme) se précise. Chaque jour, des hommes tombent au fur et à mesure du grignotage des positions à travers bois et champs. Aristide est porté disparu le 14 septembre. En réalité, blessé, il s'est sans doute rendu au poste de secours, par ses propres moyens ou s'y est retrouvé sans que ses chefs ne l'aient su. A partir de là, les renseignements se font rares, mais tout indique qu'il est transporté de poste en poste jusqu'à Cerisy-Gailly (20 kilomètres à l'ouest de Bouchavesnes) où se trouvent une gare et un hôpital d'évacuation.

C'est là que le Hyérois meurt le 23 septembre. Il avait 22 ans.

Il repose dans le caveau familial.

1916



Nom : SAUVAIRE
Prénom : Paul
Né le : 21 mai 1888
Lieu : Hyères
Soldat 15° Section de Commis et d'Ouvriers d'Administration

Parce qu'il a un pied-bot léger, **Paul SAUVAIRE** ne traversera pas ou très peu la zone des armées. Né à Hyères le 21 mai 1888, il vit au quartier de l'Abattoir puis 56 avenue des Iles d'Or. Boucher de profession, sa guerre aura lieu au sein de la 15° Section de Commis et d'Ouvriers d'Administration. Ces sections font partie des principaux organes d'exécution propres à l'organisation de l'intendance, en collaboration avec les Officiers d'Administrations et les détachements du train des équipages. Elles regroupent des corps de métiers, dont la fonction s'exerce près du front ou à l'arrière. On y trouve des boulangers, des bouchers, des meuniers, des cordonniers, des maréchaux-ferrants, toute une panoplie de rôles chargés de la fabrication, de la manutention du pain et des farines destinées aux troupes, tout en assurant le parc de bétail, le convoi administratif, la conservation des vivres et les nécessités d'habillement.

Sauf trace écrite, il n'est pas possible de connaître le parcours d'un homme de cette unité. Qu'arrive-t-il à Paul en octobre 1916 ? Un accident certes, mais de quoi ? C'est un mystère. On sait seulement qu'il meurt le 18 octobre à l'hôpital Michel Lévy à Marseille à 6 heures du matin.

Il avait 28 ans.



1916



Nom : VERRANDO
Prénom : Emile
Né le : 14 septembre 1889
Lieu : Hyères
Soldat 312° Régiment d'Infanterie

Il vit 20 rue de la Sauvette et exerce la profession de vannier.

Quelques temps avant d'arriver à Verdun, Emile a été cité dans la revue *Pages de Gloire*. Sous son portrait, la notice mentionne la citation lui valant la Croix de Guerre en ces termes : excellent soldat, volontaire pour toutes les missions dangereuses. Blessé, est resté à son poste de combat dans une tranchée avancée.

Le 17 juin 1916 après la prise d'une tranchée par les Français le 15, les Allemands déclenchent une contre-attaque qui commence à 0h40 par un violent barrage d'artillerie.

Un soldat racontera plus tard :

Nous apercevons des ombres qui se glissent vers nous. Alerte ! crie le lieutenant. Bientôt de grosses flammes s'élèvent ; ce sont les boches qui jettent des liquides enflammés sur notre première ligne. [...] Nous contre-attaquons avec un enthousiasme indescriptible au chant de la Belle Madelon. Nous reprenons tous les éléments perdus et donnons la chasse aux Brandebourgeois qui s'enfuient en laissant sur le champ de bataille de nombreux prisonniers.

Ce récit est corroboré par le Journal des Marches et Opérations du régiment qui confirme l'attaque des Allemands avec des lance-flammes, l'entrain des Français qui s'élancent au chant du bataillon, ainsi que le retrait des Brandebourgeois abandonnant une cinquantaine de morts. Les Poilus, déchaînés par l'usage des lance-flammes, ont en effet tenu à se venger. Un des porteurs de flammenwerfer est tué à coups de crosse et son appareil rapporté dans nos lignes.

La 20° Compagnie d'Emile n'a semble-t-il pas contre-attaqué. On peut supposer que les centaines d'obus ont tué le Hyérois à moins que ce ne soit les flammes. Emile Verrando avait 27 ans.

Chronique de Hyères

GRAND. — Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs la citation à l'ordre du Régiment, avec croix de guerre, donnée au soldat de notre compatriote Verrando Emile, du 312° d'infanterie. « Excellent soldat, volontaire pour toutes les missions dangereuses, a été blessé dans la nuit du 16 au 17 février, à son poste de combat, dans une tranchée avancée. »
Verrando Emile est le fils de ex-cultivateur Verrando Barthélemy, dit « Titi », le vannier bien connu.
Né à son cinquième anniversaire de ce lieu.

Chronique du Petit Var lors de la citation d'Emile.

1916

Portraits de guerre

1914-1918
Service des Archives



Nom : GIROT
Prénom : Rollin Albert
Né le : 27 novembre 1894
Lieu : Hyères
Soldat 46° Régiment d'Infanterie

Fils d'un peintre en bâtiment et d'une bouchère, **Rollin Albert GIROT** naît 21 rue du Cheval Blanc. Rollin perd son père alors qu'il n'a que six ans. Après le décès de son mari, on imagine sa mère Marie-Berthe dans la difficulté avec ses trois enfants. Elle épouse Victor Charles, un coiffeur de trois ans son cadet, originaire de Gonfaron et lui-même père de deux enfants. Cette famille recomposée de sept personnes vit 49 avenue Alphonse Denis.

Mécanicien de profession, Rollin est plutôt de grande taille pour son époque (1m80). Il est appelé sous les drapeaux en septembre 1914 et rejoint le 46° R.I en mars 1915 en Argonne.

Deux ans après, le 26 septembre 1916, le 46° R.I attaque pour la seconde journée consécutive dans la Somme, en avant de Bouchavesnes, afin de parachever son avance. Mais le bombardement de préparation n'a pas détruit toutes les mitrailleuses allemandes qui, placées au centre d'un flot de résistance, obligent les assaillants à se terror. Rollin tombe sous le feu des mitrailleuses *Maxim*. Il avait presque 22 ans.

Il est inhumé à Hyères.

Le télégramme envoyé à la mairie d'Hyères annonçant le décès de Rollin. Le Maire ou un élu avait alors le difficile devoir d'en informer la famille.



1916



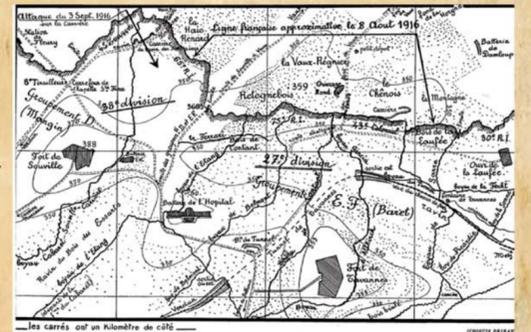
Nom : FERAUD
Prénom : Félix Charles
Né le : 5 juillet 1895
Lieu : Vallauris
Soldat 414° Régiment d'Infanterie

Issu d'une nombreuse fratrie, **Félix FERAUD** naît le 5 juillet 1895 à Vallauris d'où sa famille est originaire. Son père, pêcheur, change de ville mais pas de métier et au tout début du siècle, les FERAUD viennent vivre aux Salins, c'est là que meurt sa mère en 1903. Félix grandit au bord de mer et exerce la profession de cordonnier lorsque la guerre éclate.

Appelé à servir en décembre 1914, il fait ses classes et rejoint en mars 1915 le 414° R.I, régiment nouvellement créé, composé aux trois cinquièmes de conscrits de la classe 15 comme lui. Le reste de l'unité est formée par des hommes remis de leurs blessures. Le salinois reçoit son baptême du feu fin mai 1915 dans la Somme. En octobre, il participe à la bataille de Souchez (Pas-de-Calais) pendant laquelle il est blessé le 23. Eprouvé par la bataille d'Artois, le régiment prend son repos en Haute-Saône en décembre et passe l'hiver en Alsace. Au printemps 1916, Félix et ses camarades passent par plusieurs camps avant de monter en ligne à Verdun, fin juillet. Le secteur qui leur est assigné se situe au nord-ouest du tunnel de Tannes, au-devant de la Batterie dite de l'hôpital. Ordre est donné d'attaquer. En ces jours d'été, une chaleur torride rend les choses encore plus pénibles.

Selon toute vraisemblance, Félix est sans doute mort en avant de la tranchée *Ferrari*.

Les hommes n'ont de vivres que pour quatre jours et deux litres d'eau au milieu d'une atmosphère saturée par la mitraille et l'odeur des corps en décomposition sous 30 degrés.



Le secteur en devant les forts de Tannes et Souville.

Le 2 août, c'est le 2° Bataillon qui chasse devant lui les Allemands jusqu'à la lisière sud du bois de Réteignebois fortement défendu. Le Général commandant le sous-secteur ordonne aux deux autres bataillons du régiment de poursuivre l'attaque le lendemain à 9 heures autour de la Côte 359. L'obscurité venue, le 1er Bataillon de Félix se met en place dans la tranchée *Ferrari* et ses alentours immédiats, non sans difficulté, mais le 3° Bataillon se perd et n'est pas à ses emplacements à 9 heures.

Le 3 août 1916, Félix part à l'attaque avec son bataillon qui se retrouve seul à attaquer. L'artillerie et les mitrailleuses allemandes se déchaînent fauchant par centaines les assaillants. Félix tombe devant Tannes. Il avait 21 ans.

1916



Nom : CASABONNE
Prénom : Léon
Né le : 8 mars 1882
Lieu : Hyères
312° Régiment d'Infanterie

Léon CASABONNE, Joseph REVEST et Alexandre TAILLIERE (portrait non retrouvé) se connaissaient-ils avant la guerre ? On ne le saura sans doute jamais. Toutefois, il est sûr que ces hommes ont fait campagne ensemble, pendant quasiment deux ans ; même régiment, même compagnie, morts le même jour, peut-être tués par le même obus.

Léon CASABONNE est né le 8 mars 1882. Charron, puis horticulteur, il est marié et a une fille, Thérèse, née en 1911. Il a vécu avenue Paul Long mais logea plus tard au jardin d'acclimatation dont il fut, c'est une hypothèse probable, peut-être un employé.

Joseph REVEST est né le 24 septembre 1886 à Hyères. Alors qu'il accomplit son service militaire au 163° R.I, il épouse le 1er avril 1908 à Hyères Aurélie Marguerite Giordana. Ils vivent 3 rue Barbacane. Quatre enfants naissent de leur union.

Tous les deux réservistes, rappelés le 2 août 1914, partis avec le 312° R.I, et c'est toujours ensemble à la 17° Compagnie qu'ils arrivent à Verdun en juin 1916.

Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands n'avancent plus. Le contrôle du Mort-Homme se dispute âprement, aucun des belligérants n'a réellement d'avantage et le sommet est d'ailleurs assez intenable car il peut être bombardé par les deux artilleries. Sous les obus, la colline s'enfonce et se transforme en une étendue de boue, de cadavres et de matériaux divers.

Le 26 juin, cela fait déjà quatre mois que la bataille fait rage. Pas un centimètre carré de terre qui ne soit bouleversé. Sur les pentes sud du Mort-Homme, deux compagnies du 312° R.I soutenues par deux sections de mitrailleuses sont désignées pour mener une attaque destinée à reprendre la tranchée *Boivin*. Le matin même, un violent tir d'artillerie prend pour cible les positions françaises, accompagné d'un tir d'infanterie venant de la dite tranchée. L'ennemi n'est pas loin, ordre est donné de le chasser de cette position.

Quand l'offensive se déclenche, la Compagnie dont font partie Joseph et Léon n'est pas parmi les unités d'attaque, néanmoins, des bombardements précédant l'offensive juste après minuit accablent les soldats. Malgré une réussite partielle de l'attaque, le manque de munitions et les pertes importantes, en particulier le nombre de blessés, contraignent les assaillants à limiter leur objectif de départ. Plus tard dans la journée, alors que les tirs de représailles allemands de l'après-midi frappent encore, les survivants ainsi que les positions de premières lignes, où se trouve la 17° Compagnie, quatre hommes sont tués, peut-être par un seul et même obus. Trois de ces quatre hommes étaient hyérois. Alexandre TAILLIERE avait 38 ans, Léon CASABONNE avait 34 ans et Joseph REVEST en avait 30.

Joseph repose au Carré Militaire de Hyères. A ce jour, aucune tombe identifiée au nom de Léon et Alexandre n'ont été découvertes. La fille de Léon, Thérèse Casabonne, est morte en 1926 à l'âge de 15 ans.

D'autre part, M. Jackson ayant appris la triste nouvelle de Mme Revest, dont le mari est tombé à Verdun et qui est restée veuve avec quatre enfants, dont l'aîné a sept ans, lui a fait remettre, par les soins de Mme Louis Robert un secours de 25 francs.
M. Jackson, Anglais d'origine, a voulu joindre son obole à celle du chef de sa maison, aux côtés d'un et montrer que le cœur d'un noble se fait s'apitoyer sur l'infortune d'une pauvre femme dont le mari a succombé pour la cause commune.

Chronique du Petit Var.

Un sujet anglais séjournant souvent à Hyères, Monsieur Jackson, vient financièrement en aide à la veuve de Joseph.



Nom : REVEST
Prénom : Joseph
Né le : 24 septembre 1886
Lieu : Hyères
312° Régiment d'Infanterie

1916



Nom : MARTEL
Prénom : Eugène Jean-Baptiste
Né le : 4 avril 1891
Lieu : La Londe
Caporal 36° Régiment d'Infanterie

Eugène Jean Baptiste MARTEL est né le 4 avril 1891 à La Londe, d'une jeune femme de vingt ans et de père inconnu. A quinze ans, il est condamné à six mois de prison pour vol. Ce délit a des conséquences funestes lors de son service militaire puisque le jeune laitier est incorporé dans les Bataillons d'Afrique, les fameux *Bat d'Af*, composés d'hommes ayant la plupart du temps des antécédents judiciaires. On peut supposer qu'Eugène était une forte tête, ce qui ne le dessert pas puisque, après six mois de guerre, il est nommé Caporal et passe au 36° R.I, un régiment essentiellement composé de Normands.

Le 1er janvier 1916, il se trouve à Foucaucourt dans la Somme. Eugène est responsable d'un petit poste avancé, il s'agit d'un trou d'obus aménagé en avant de la première ligne et relié par un étroit boyau pour prévenir d'une incursion ennemie. Mais le secteur n'est pas encore sujet aux grandes batailles en ce début d'année. Bien que sous terre, les sapes s'animent et les patrouilles d'observation rapportent que des bruits se font entendre, ce qui prouve que l'ennemi travaille. Le premier jour est relativement calme mais la soirée s'avère plus agitée. Des coups de fusils frappent en nombre le parapet des tranchées françaises et des obus tombent çà et là. Notre artillerie répond par une salve de huit obus.

C'est un soir de guerre ordinaire, classique, habituel, en aucun cas surprenant pour les soldats aguerris. C'est pourtant lors de ce bref échange d'obus qu'Eugène est gravement blessé au petit poste et meurt peu après. Il avait 25 ans. Il repose au Carré Militaire de Hyères.



... Obus d'un obus. — Hier matin, une nombreuse affluente accompagnait à sa dernière demeure, les restes du caporal Martel Eugène, du 36° R. I., mort au champ d'honneur, beau fils de M. Arnoult, receveur d'octroi.
Dans l'assistance on remarquait le Conseil municipal, les délégations des Mutités et Vétérans, avec leur drapeau, des services commémoratifs, des écoles, etc. Devant l'Hôtel de Ville, le corps a reçu les derniers saluts.
Nos sincères condoléances à la famille.

Chronique du Petit Var. Le rapatriement et les obsèques d'Eugène.

1916



Nom : FOEX
Prénom : Albert Horace
Né le : 7 septembre 1890
Lieu : Hyères
Caporal 15^e Section
d'Instruction Militaire

Pendant ce conflit d'un mode nouveau, les combats se déroulent également sur le plan scientifique. Des ingénieurs, des chercheurs, des médecins s'affrontent depuis leur bureau ou leur laboratoire. Des armes nouvelles voient le jour et dans la course à l'armement, chaque belligérant tente de percer les secrets de l'autre afin de mieux le contrer. En avril 1915, les Allemands lancent la première attaque au gaz. Ce nouveau type d'arme que les Français produiront à leur tour, va nécessiter la mise en place de centres d'études. C'est ainsi qu'apparaissent les Centres médico-légaux qui sont dirigés par un médecin légiste assisté d'un chimiste militaire. Ces centres sont créés dans des villes à l'arrière immédiat du front, comme Nancy, Amiens, Remiremont ou Bar-le-Duc.

Les travaux des Centres médico-légaux comprennent :

- les enquêtes sur les attaques ennemies par les gaz,
- la récolte et le triage des projectiles,
- l'observation des effets produits sur les troupes par les gaz,
- le contrôle de l'instruction donnée aux hommes sur l'usage des moyens de protection, de l'approvisionnement et de l'entretien des appareils.

A Remiremont (Vosges), l'Officier chimiste est le Lieutenant André Bomblet, assisté dans son travail par le Caporal Albert FOEX.

Dès qu'une attaque par les gaz est signalée sur leur secteur, le chimiste et son aide se rendent immédiatement au point indiqué. Ils se renseignent sur les conditions de l'attaque, recueillent toutes données utiles concernant sa durée, la topographie des lieux d'où elle est partie, les influences météorologiques et atmosphériques qui l'accompagnent, l'étendue du nuage gazeux provoqué, les obstacles que ce dernier n'a pu franchir, la nature supposée du gaz employé. En outre, l'Officier chimiste est chargé des prélèvements de toute nature (débris de projectiles, échantillons de terre infectée, prélèvements de gaz, etc.) et de la récolte des projectiles non éclatés. Chargé de les examiner, il doit les ouvrir et ou les détruire.

Ce travail peut s'avérer très périlleux et pourtant, Albert Foex n'aura de cesse de rassurer sa mère dans les nombreuses lettres qu'il lui envoie : Ne t'inquiète pas, ce que je fais n'est pas dangereux .

Une vérité certes tronquée, mais quel fils ne ferait pas de même en de pareilles circonstances ? Sa mère ne met pas en doute ses paroles, d'ailleurs, Remiremont n'est pas sur la ligne de front mais quelque peu en arrière, c'est donc que son fils n'est pas en danger !

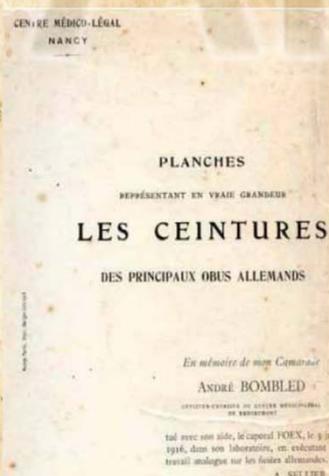
Albert est issu d'une famille nombreuse. Sa mère est Suisse, son père est médecin et après avoir exercé quelque temps à Marseille où il est né, il décide de s'installer à Hyères. La famille vit avenue Rioulet. Outre la maison familiale, Alfred possède aussi une propriété à La Moutonne où la famille passe les beaux jours d'été même après le décès de ce dernier en 1905.

Jeune ingénieur chimiste, Albert se destine à une carrière professionnelle prometteuse quand la guerre éclate. Début 1916, lorsque le centre médico-légal de Remiremont est mis en place, ses qualités lui permettent de devenir adjoint à l'Officier chimiste. Pendant cinq mois, les deux hommes s'acquittent de leur mission avec compétence et sang-froid sur le terrain, parfois en première ligne. Ils recueillent les obus non-éclatés et, en laboratoire, ils les ouvrent pour déterminer la nature et la densité des matières renfermées dans ces obus.

Le 3 juin 1916, à 17 heures, une explosion secoue les alentours de l'ancienne maison Perrin reconstruite en laboratoire. Selon toute vraisemblance, l'explosion s'est produite suite au désamorçage d'une fusée provenant d'un projectile allemand non éclaté.

Blessés mortellement, André Bomblet et Albert succombent côte à côte.

Albert allait avoir 26 ans, il repose au Carré militaire de Remiremont.



Etude réalisée par l'Officier chimiste du Centre médico-légal de Nancy avec sur la couverture un hommage au Lieutenant Bomblet et au Caporal FOEX.



Nom : CHOMEL DE JARNIEU
Prénom : Philippe
Né le : 24 juin 1895
Lieu : Maisons-Laffitte
Caporal 97^e Régiment
d'Infanterie



Philippe et un camarade en 1915.

Né en Seine et Oise (aujourd'hui les Yvelines), Philippe est issu d'une famille originaire du Vivarais. Il fait ses premières études au Lycée Carnot mais la santé délicate de son père amène la famille à rechercher un climat plus clément. C'est ainsi que Philippe et ses frères s'installent à Hyères. Pensionnaire du Collège Sainte-Marie de La Seyne, très bon élève, doté d'une grande intelligence, il obtient son diplôme d'études classiques avec mention et se voit décerner le prix d'honneur en 1912. Après une longue préparation spirituelle, Philippe entre en religion au noviciat de la Société de Marie. Son noviciat terminé, il fait un an de philosophie lorsque la guerre éclate. En décembre, il part pour le dépôt du 75^e R.I de Romans. Pressenti pour être Caporal, il passe plusieurs mois entre le Vaucluse et l'Isère où il instruit les jeunes recrues de la classe 16.

Philippe écrit dès qu'il le peut, le contact avec les siens est primordial. La santé de son père qui est souffrant préoccupe le Caporal : Quelle peine c'est pour moi de vous savoir dans la souffrance, de penser que pendant mes heures de repos, vous êtes tourmenté par la maladie...

Et l'espoir d'une permission de plusieurs jours lui fait entrevoir un retour au foyer provisoire mais réconfortant :

Je ferai mon possible pour obtenir le 29 une nouvelle permission. Que ne puis-je en avoir de plus longues qui me permettent d'aller jusqu'à Hyères !

Deux jours après cette lettre datée du 20 août 1915, son père meurt.

Un mois plus tard, Philippe rejoint le 97^e R.I en Artois. Sur ce terrain détremé, Philippe endure les souffrances avec calme et s'en remet à sa foi : On se bat sur le front de mon secteur, le bombardement est atroce, mais si Dieu veut, c'est de grand cœur qu'on se battra.

Toujours, Philippe se veut rassurant auprès de ses proches et se hâte d'apaiser sa mère lorsque dans une lettre précédente, quelques-unes de ses phrases peuvent susciter son inquiétude :

Ma chère Maman

Revenu au cantonnement dans la nuit, je me hâte de vous rassurer. Ma dernière lettre vous aura peut-être causé de l'inquiétude et il est grand temps que vous en soyez délivrée...

Après l'Artois, le 97^e R.I est appelé à la défense de Verdun. C'est dans le secteur de Vaux, que Philippe va d'abord passer six jours, sous un déluge de feu. Les Allemands se livrent à une débauche de munitions d'artillerie. La faim, la soif et le froid s'ajoutent à la tension nerveuse. Le régiment quitte la ligne pour aller au repos. Mais après quelques jours de calme relatif, il faut remonter en ligne. Son camarade de Toulon, le soldat Annonier, compagnon fidèle, témoignera plus tard :

Nous venions d'assister au Salut dans la petite chapelle de l'hôpital Saint-Nicolas et nous nous promenions dans le jardin. La tristesse nous gagnait et c'est avec mélancolie que nous voyions approcher l'heure du départ. Nous parlions de nos familles et de quels sacrifices immenses cette guerre était payée. Il me parlait du deuil récent qu'il venait d'avoir en perdant son père...

Sur le terrain bouleversé, retourné des millions de fois, encombré de débris de toutes sortes, la marche est difficile et plusieurs heures sont nécessaires pour couvrir la distance jusqu'aux premières positions (les relèves se faisaient toujours de nuit). Au matin du 30 mars, les hommes sont dans leur trou. Le soldat Annonier, relate ainsi les derniers instants de son ami :

A 6h, les cuisiniers venaient de nous apporter un repas froid et comme les autres caporaux, Philippe en avait fait la distribution à ses hommes quand le bombardement qui s'était calmé un instant, reprit avec violence. Chacun se mit dans l'abri individuel préparé à l'avance. Philippe venait d'entrer dans le sien et s'apprêtait à se reposer. Il devait même être assoupi quand un éclat d'obus vint le frapper au front, un peu au-dessus de l'œil gauche. A quelques pas de là, le camarade chargé de la distribution d'eau de vie sachant très bien que Philippe n'en prenait jamais mais voulant lui dire un mot, lui offrit la part qui lui revenait. Il n'eut pas de réponse. Il se pencha alors et vit qu'il était blessé. Il nous appela : nous accourûmes. Notre pauvre ami n'avait plus connaissance. Il est mort quelques heures après.

Muni d'une plaque d'identité, le corps de Philippe est recouvert d'une couverture et transporté à vingt-cinq mètres de la tranchée de première ligne, dans une tombe peu profonde dans laquelle est disposée une croix et une bouteille contenant un papier qui porte son nom. Il lui manquait trois mois pour avoir 21 ans.

Hélas, la bataille devait durer encore longtemps.

La terre fut tourmentée par les explosions et à l'instar de milliers d'autres, la dépouille du jeune homme ne fut jamais retrouvée ou plutôt jamais identifiée, malgré les recherches familiales et les renseignements fournis par ses anciens frères d'armes, parmi lesquels le fils du Général Humbert, lui-même devenu Général. Quatre-vingt ans plus tard, il écrira à la famille du Caporal et fera un croquis de l'endroit où Philippe tomba.



Tombe d'Albert FOEX au Carré Militaire de Remiremont.



Nom : GIORDANO
Prénom : François Antoine
Né le : 8 octobre 1877
Lieu : Hyères
Soldat 312^e Régiment
d'Infanterie



Début du XX^e siècle,
François est alors
âgé d'une vingtaine
d'années.



Photo sûrement prise à Hyères, fin 1914. François est assis,
quatrième en partant de la gauche, avec les Pères du 113^e R.I.T.



1916

François Antoine GIORDANO est né le 8 octobre 1877 à Hyères, rue Sainte Catherine. Exerçant la profession de jardinier, il épouse Alexandrine Chiabra en 1907. De cette union naîtront trois filles, Marie-Jeanne, Madeleine puis Augusta. A la déclaration de guerre, il participe à la réquisition des troupeaux puis est affecté dans la Territoriale. En mars 1915, il rejoint l'Active au sein de la 18^e Compagnie du 312^e R.I où il retrouve bon nombre de compatriotes hyérois. Il stationne dans la Woëvre et les Hauts de Meuse jusqu'en juin 1916. Le régiment s'achemine alors vers Verdun, direction le Mort-Homme. La consigne donnée aux troupes, quant à la conduite attendue, se résume à ceci, tenir coûte que coûte et faire payer cher à l'ennemi toute tentative d'offensive. La colline est un enfer de boue où se confondent les vivants et les morts. Les bombardements sont incessants et certains endroits du front sont si mauvais que les tranchées ne consistent parfois qu'en des trous d'obus remplis d'eau. Les hommes doivent se tenir accroupis à longueur de journée, contraints de garder cette immobilité pesante sous peine de se découvrir et risquer une balle.

Le 12 au matin, la relève est terminée. Avec la 18^e Compagnie, François occupe la deuxième position près de l'ouvrage Gers. Le 13, les deux artilleries sont actives dans le secteur, des bombardements intermittents atteignent la deuxième position. Un homme est tué, François ainsi que quatre de ses camarades sont blessés par les éclats d'obus et évacués vers l'arrière. Transporté à l'hôpital de Vadelaincourt (Meuse), son état s'avère sérieux ; le Hyérois souffre d'une plaie de la région lombaire, d'une autre au poignet gauche et d'une fracture de l'avant-bras gauche. Il succombe le lendemain dans sa 39^e année.

Son corps sera rapatrié en 1922 dans le caveau familial.



Nom : LOGEROT
Prénom : Henri
Né le : 22 décembre 1871
Lieu : Auxonne
Chef de Bataillon 2^e Régiment
de Tirailleurs Algériens

Né à Auxonne (Côte d'Or) en 1871, fils d'un Général de Brigade, neveu de deux autres Généraux dont un Ministre, Henri LOGEROT entre à Saint-Cyr, par logique, au sein de la promotion du Siam dont il sort en 1894. Pendant plus de dix ans, il sert au 2^e R.T.A avec lequel il prend part à une dizaine de campagnes en Algérie et en Tunisie.

Il ne le quittera que quelques mois en 1909 pour le 3^e R.I. C'est à cette occasion qu'il découvre Hyères et la villa Les Roches d'Olbia où il vivra. Réaffecté au 2^e R.T.A, il part à la guerre avec ses Turcos qu'il aime tant.

Le 11 décembre 1916, alors que Verdun ne redoute plus d'attaque par l'est, les Allemands tiennent encore des positions à l'ouest d'où ils peuvent à loisir surveiller les mouvements. Ordre est donné de reprendre la célèbre Côte du Poivre. Derrière Henri, le 2^e Bataillon qui se lancera le premier, marche sur des pistes que d'incessantes averses ont transformées en boue.

L'ennemi est inquiet. De nouvelles batteries l'accablent de leurs feux. Ses aviateurs ont surpris des mouvements insolites et prévu l'imminence d'une prochaine bataille. Ses canons ouvrent un feu terrible, mutilant de leurs obus les troupes qui s'installent, battant les pistes, ébranlant les abris, causant d'affreux ravages parmi les premières lignes où attendent les tirailleurs. Au matin du 14 décembre la violence du tir atteint son paroxysme. D'incessantes explosions font trembler la ligne, hachant les liaisons téléphoniques, incendiant les dépôts d'artifices. En un clin d'œil, 120 blessés gisent parmi les cadavres, au milieu des débris des tranchées ébouleées.

Atteint de multiples éclats, le Commandant LOGEROT lui aussi est tombé. Malgré le sang qu'il perd, il ne veut pas être évacué. Ce vaillant Commandant, plusieurs fois blessé déjà par la mitraille allemande, veut attendre la mort à son poste, au milieu des Turcos qui le vénèrent, qu'il commande depuis plus de vingt ans. Laissez-moi... , répond-il au médecin qui l'assiste. Ma place est encore ici... Vous direz à mon frère (celui-ci, Lieutenant-Colonel, commande un régiment d'infanterie territoriale), si je tombe pour toujours, que j'ai fait mon devoir... Et il s'adosse au revers de la tranchée branlante... Aux côtés du chef héroïque qui ne veut pas les quitter, stoïques comme lui, ses soldats subissent les rafales meurtrières.

Quand le commandement de son bataillon est assuré aux avant-postes, le Commandant LOGEROT consent à se laisser emporter. Du brancard où il est étendu, passant à Adalbert, il expose au Colonel l'état de sa pauvre troupe, les pertes qu'elle a subies, la bravoure qu'elle a témoignée. Mais déjà la fièvre le gagne, et malgré tous les soins qui lui sont prodigués à l'ambulance de Vadelaincourt, ce soldat exceptionnel donne sa vie à la France. Il avait 45 ans.

1916



Nom : DE LAREINTY-THOLOZAN
Prénom : Honoré
Né le : 6 octobre 1887
Lieu : Guermantes
Capitaine Commandant l'Escadrille N73

Honoré de LAREINTY-THOLOZAN porte le patronyme d'une très grande famille associé au patrimoine culturel de la ville d'Hyères par la remarquable villa Albertini-Tholozan.

Sa mère s'appelait Louise Delphine Marie Valentine de Sabran Pontevès, descendante de la célèbre maison du même nom qui marqua profondément l'histoire de Provence.

Veuve en 1900 du Marquis de Baillardel de Lareinty (il fut autorisé à relever le nom de Tholozan), par testament d'un grand-oncle mort, sans alliance, par le décret du Président de la République), ancien Conseiller Général et Député, elle se remarie le 1^{er} décembre 1904 à Hyères avec Joseph d'Horschel de Vallefond.

Du premier mariage de la Marquise de Tholozan naquirent cinq enfants dont quatre garçons, Honoré est le second, il naît le 6 octobre 1887 à Guermantes, en région parisienne.

Autrefois à cheval, les plus aventureux parmi les jeunes gens de l'aristocratie vont trouver en ce début de siècle un autre terrain d'affrontement, où le respect de l'ennemi prit une forme paraît-il chevaleresque : le ciel !

Honoré est breveté Pilote Aviateur le 5 avril 1912. Deux de ses frères (Jules et Foulques) suivront cette voie après la déclaration de guerre.

Lieutenant jusqu'en avril 1916 au sein de l'Escadrille MF14, il crée la N73, unité dotée de Nieuport type Z4, destinée à escorter les avions d'observation dans leurs missions afin de les protéger des Fokker allemands.

Honoré est nommé Capitaine le 22 avril et prend le commandement de cette unité. Hélas, cette fonction ne durera guère, le 5 mai 1916 à midi, le Capitaine de LAREINTY-THOLOZAN se tue sur le terrain d'aviation de Corcieux dans les Vosges.

Il repose près de son père, dans la crypte funéraire de la chapelle de Pont-Piétin à Blain (Loire-Atlantique), près de laquelle s'élevait autrefois le château appartenant à sa famille.

Ses frères Jules et Sosthène, sa soeur Alyette, décéderont à Hyères entre 1946 et 1955.



Le Nieuport d'Honoré suite à son accident.



Honoré sur son lit de mort.

Chronique de Hyères

Mourir au champ d'honneur. — Nous venons d'apprendre avec le plus vif douleur la mort du marquis de Lareinty-Tholozan, Honoré, aviateur, appartenant à la grande famille et estime de la population hyéroise, sportsman distingué, très brave et très crâne, le jeune homme était toujours un des premiers promoteurs de l'extension sportive dans tous les genres : cheval, automobile, tir aux pigeons (où il remporta un premier prix à Monte-Carlo), aviation, aucune des sciences sportives modernes n'avait de secret pour lui.
Il est mort en pleine jeunesse, pour la France, pour que la Patrie soit plus belle et plus grande. Laissons à sa soeur, Mlle de Lareinty-Tholozan le soin de le pleurer ! Que la cause sacrée pour laquelle il a donné sa vie soit, pour sa douleur, une puissante consolation.

Chronique du Petit Var.

1916



Nom : DOMAINGE
Prénom : Lucien
Né le : 7 octobre 1897
Lieu : Hyères
Soldat 27° Bataillon de
Chasseurs Alpains

Frère cadet de Louis, **Lucien**, jardinier, s'engage dès juillet 1915 avant même ses dix-huit ans. Il est incorporé au 24° B.C.A.

Les Chasseurs Alpains, surnommés par les Allemands *Les Diables Bleus* ont la réputation non-usurpée de troupes d'élite et de choc.

Fin 1916, il rejoint le 27° B.C.A et l'été suivant, il se retrouve dans l'Aisne, sur le secteur du *Chemin des Dames*. Le 10 dans la nuit, le bataillon tient des tranchées conquises depuis une dizaine de jours par ses prédécesseurs. Les Allemands comptent reprendre ces objectifs ! Aussi, à 4h15, un bombardement bref mais très violent s'abat sur les Chasseurs.

Les Allemands attaquent avec de gros effectifs. Ils sont repoussés avec des pertes sensibles et les Chasseurs capturent une centaine de prisonniers.

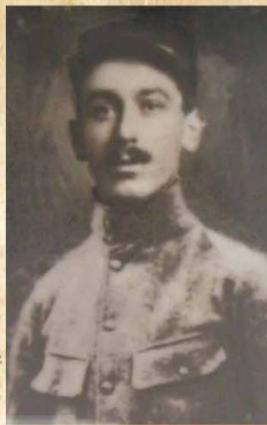
Cette tentative avortée de l'ennemi coûte huit morts aux *Diables Bleus* parmi lesquels Lucien. Il lui manquait deux mois pour avoir 20 ans.

Les corps des deux frères seront rapatriés le même jour et inhumés dans le caveau familial.

HYÈRES
Notre concitoyen Domainge Louis-Lucien, incorporé à la 8° section d'infirmiers militaires, vient d'être cité en ces termes à l'ordre du jour :
« A demandé à servir au front. Depuis son arrivée au groupe a montré un ailete courage et un infatigable dévouement. Grièvement blessé à son poste, n'a pas poussé une plainte, se contentant de répéter : « On ne me traitera pas d'embusqué. » Mais en arrivant à l'ambulance.
« A sa famille éplorée, nous adressons nos bien sincères condoléances et nous espérons que la cause sacrée pour laquelle leur fils est tombé sera pour eux l'ultime consolation. »

Chronique
du Petit Var.

1917



Nom : DOMAINGE
Prénom : Louis
Né le : 17 septembre 1892
Lieu : Hyères
Caporal 8° Section
d'Infirmiers Militaires

En 1974, pour permettre le percement de la voie Olbia, le Monument aux Morts est déplacé vers l'actuel place Lefebvre. Plusieurs bâtiments formant le rond-point du 11 Novembre furent rasés. C'est ainsi que disparut le 120 avenue Gambetta, adresse à laquelle, pendant plusieurs décennies vécurent les membres de la famille Domainge.

Dans sa vie, Benjamin Domainge eut une dizaine d'enfants avec son épouse Fanny. Trois, peut-être quatre, survivront au-delà de l'âge de 25 ans.

Louis DOMAINGE comme son père, devient représentant de commerce et part au service militaire qui le mènera en Tunisie au sein de la 15° S.I.M. Il revient en métropole à l'automne 1914. Brancardier, Louis demande à servir au Front où sa fonction est vitale pour des milliers d'hommes blessés entre les lignes. Difficile tâche que celle de ces hommes, sans arme ou presque, pour se défendre, se portant sous les balles au secours de leurs camarades qui les supplient de les sauver !

Nommé Caporal en juillet 1915, il passe l'hiver suivant à la 8° S.I.M. Le 16 septembre 1916, au lieu-dit *La Ferme de l'Hôpital* à Maurepas dans la Somme, Louis se trouve dans une tranchée avec deux camarades, quand un seul et même obus explose près d'eux. Son ami Félix Raymond est tué, l'autre est légèrement blessé. Louis pour sa part est très gravement atteint mais il ne se plaint pas et se contente seulement de répéter inlassablement : On ne me traitera pas d'embusqué !.

Il meurt en arrivant à l'ambulance le 17 au matin, le jour-même de ses 24 ans.

1917



Nom : CASTELLAN
Prénom : Marius Adrien
Né le : 24 avril 1894
Lieu : Hyères
Caporal 24° Bataillon de
Chasseurs Alpains

Marius Adrien CASTELLAN est né le 24 avril 1894 à Hyères. Résidant rue Fanguerot, il est charretier lorsque sa classe est appelée sous les drapeaux en septembre 1914. Marius connaît l'Alsace, les Vosges et surtout en 1916, la Somme. Le 24° B.C.A est ensuite engagé à Craonne. Le Caporal CASTELLAN sort indemne de ces lieux tristement tragiques. En revanche, fin mai, il est évacué car malade. Soigné, il revient à Hyères lors de sa convalescence au début de l'été et épouse Anna Allione le 7 juillet.

Hélas, son mariage sera de courte durée.

Le 23 octobre, l'offensive de *La Malmaison* au Chemin des Dames a pour but de relever le moral de l'Armée française sur les lieux mêmes de l'échec du Général Nivelle. Bien organisée, se tenant à des objectifs limités mais stratégiques, cette offensive mène au succès et met hors de combat 50 000 Allemands. Toutefois, une bataille aussi petite soit elle cause toujours des pertes chez l'assaillant.

Le décès de Marius est constaté le lendemain sur le champ de bataille, il avait 23 ans.

Il repose dans le caveau familial.

1917



Nom : FUNEL
Prénom : Louis
Né le : 23 juin 1886
Lieu : Hyères
Matelot sur le *Danton*

Louis FUNEL, marié, vit à la Madrague. Pêcheur comme beaucoup d'Arbanais, il sert dans la Marine à bord du cuirassé *Danton*.

Le 18 mars 1917 à 17h30, le *Danton* quitte Toulon à destination de Corfou.

A bord, 946 officiers et hommes composent l'équipage, plus 155 marins passagers rejoignant leurs bâtiments.

Le 19 mars 1917 en début d'après-midi, le *Danton*, accompagné du destroyer *Massue*, se trouve au sud-ouest de San-Pietro (Sardaigne) lorsqu'il est frappé par deux torpilles lancées par le sous-marin U-64. L'évacuation est ordonnée. Une demi-heure après, le bâtiment chavire et coule. Louis FUNEL disparaît. Son corps sera retrouvé et hissé à bord du destroyer. Il allait avoir 31 ans.

Sur la totalité des hommes présents sur le *Danton*, on dénombre 296 morts. Pendant 92 ans, on n'entendit plus parler du *Danton* jusqu'en février 2009. En effet, une société néerlandaise de géotechnique qui accomplissait des études détaillées des fonds marins tomba sur l'épave en très bon état de conservation.

Louis repose aujourd'hui dans le caveau familial à Giens.

1917

Le cuirassé le *Danton*
photo Marius Bar
(1862-1930) ©expiré



Nom : NOEL
Prénom : Henri
Né le : 10 mai 1870
Lieu : Alexandrie
Inspecteur de la
Gendarmerie Coloniale

L'étude d'un Monument aux Morts réserve parfois des découvertes inattendues qui plongent le chercheur à travers les méandres de l'Histoire de France !

De la vie d'**Henri NOEL**, nous avons à la fois beaucoup de détails mais n'en connaissons au final que peu de choses, tant la vie de cet homme est atypique !

Henri NOEL est né le 10 mai 1870... à Alexandrie ! Son père, Lorrain, est négociant en vin et opte pour la nationalité française après la défaite de 1871. En 1889, épicier à Angers, Henri s'engage dans l'armée. Bon soldat, il finit Sergent-Fourrier au terme de son engagement en 1892. Ayant pris goût à la vie militaire et étant d'un tempérament aventurier, il s'engage le mois suivant dans la Légion Etrangère et ne tarde pas à prendre du galon. En 1893, il est en Indochine, traverse le Haut Mékong, le Tonkin. Cette rencontre avec cette lointaine colonie française considérée comme la perle de l'Empire semble avoir pour lui un grand impact puisque c'est là-bas qu'il vivra désormais. En 1895, il passe dans la Gendarmerie Coloniale rattachée au détachement de la Cochinchine. Pendant presque deux décennies, il gravit les échelons et se fonde dans le paysage indochinois en parcourant les provinces et les villes jusqu'au fin fond de cette partie d'Asie jusqu'à la frontière chinoise. Il séjourne dans des postes isolés, dangereux. Cette vie lui plaît indéniablement.

En juillet 1914, Henri est promu Inspecteur de 2° classe, une fonction importante engageant des responsabilités. Mais la guerre éclate ! La reconstitution de son parcours mêle des faits prouvés par les Archives militaires et certaines suppositions quant à son comportement. Il est fort probable qu'Henri ne désire pas rester en dehors du conflit. En septembre, il est Sous-Lieutenant de réserve dans un Régiment de Tirailleurs Sénégalais.

Pendant un an, il fait la guerre à l'Allemagne. Nommé Instructeur au Maroc fin 1915, il est ensuite rappelé en 1916 en Indochine, à 66 kilomètres de Hanoi. Il commande la brigade de la Garde Indigène dans la province de Thai N'Guyen. Cette garde est une milice faisant office de force de gendarmerie, composée d'officiers européens, de gradés et de soldats tonkinois. Cette province où

réside une centaine d'Européens parmi 50 000 annamites est administrée par un certain *Darles* qui n'a pas bonne réputation. Il manifeste un certain dédain envers ses subordonnés et multiplie les comportements vexatoires envers les autochtones. Or, la région n'est pas tout à fait pacifiée et Thai N'Guyen possède d'ailleurs un pénitencier géré par les miliciens. Depuis avril 1917, des lettres anonymes affirment qu'une révolte se prépare pour diverses raisons.

Dans la nuit du 30 au 31 août 1917, celle-ci éclate à l'instigation de quatre Sergents de la Garde Indigène. Ceux-ci ont pour complices des chefs de bande, révolutionnaires notoires, à l'intérieur du pénitencier. Leur but est de libérer les détenus, entraîner les miliciens à leur suite, récupérer armes et munitions et prendre le maquis. De fait, ils ne seront que peu suivis et ce, souvent sous la menace.

Le 30 août, ils passent à l'action. Les chefs et les gradés sont éliminés. A 23 heures, ils pénètrent chez leur Inspecteur. Henri Noël est tué d'une balle dans la poitrine. Décapité, son corps est jeté dans un fossé et sa tête vingt mètres plus loin. Il avait 47 ans.

La rébellion de Thai N'Guyen sera réprimée après plusieurs combats dans le maquis tonkinois. La population locale se montra assez indifférente à cet épisode et son échec laisse supposer un acte ourdi depuis peu de temps. Il convient de préciser que cette révolte n'avait pas de relation avec la guerre sur le sol européen. On pensa à un moment que des agents allemands tentaient de déstabiliser les colonies de leurs adversaires (ce qui était le cas ailleurs) mais cette hypothèse fut écartée. Reste à éclaircir la raison exacte de la transcription de son décès à Hyères, expliquant la présence de son nom sur le Monument aux Morts. Un article du Petit Var ci-dessous mentionne que cet homme fut un fidèle hivernant de notre Ville.

Henri NOËL pourrait être considéré comme Hyérois d'adoption.

Chronique de Hyères

De passage. — Nous avons eu le plaisir de rencontrer, de passage à Hyères, notre excellent ami, le belge hivernant, M. Henri Noël, en congé de convalescence, retour du Maroc.
Parti des premiers des hostilités sur le front à titre de lieutenant d'infanterie coloniale, il prit part à plusieurs combats heureux pour les nôtres, et fut évacué, par ordre, après la victoire de « Ancre ».
A peine remis, il fut versé au Maroc, pour l'instruction et l'entraînement des jeunes troupes.
Nommé inspecteur de la garde indigène en Indo-Chine, M. Noël n'a pas voulu quitter la France sans venir nous faire ses adieux.
Nous souhaitons à notre vieux ami une bonne et heureuse traversée.

Chronique du Petit Var.

1917



Nom : BELON
Prénom : Antoine Joseph
Né le : 26 septembre 1874
Lieu : Hyères
Soldat 113^e Régiment
d'Infanterie Territoriale

Il ne l'aura jamais su, il ne l'eût jamais envisagé ni demandé et pourtant, **Antoine Joseph BELON** a marqué à sa façon, l'histoire de cette ville qui l'a vu naître, vivre, se marier et où il repose depuis plus de quatre-vingt dix ans, la rue du Soldat Belon, c'est lui !

En 1931, le Conseil Municipal décide de rebaptiser certaines rues de la commune du nom de deux soldats morts pendant la Grande Guerre. Deux soldats, mais lesquels ? On s'en remet au hasard. Un tirage au sort est organisé ; ceux qui à ce moment précis vont entrer dans l'histoire de la Ville sont Louis FERRARRI et Antoine BELON. C'est décidé, l'artère qui aujourd'hui va du rond-point du lycée Jean Aicard au centre-ville, en passant devant le cinéma Olbia, sera la rue du Soldat Belon (l'orthographe actuelle est Bellon, les deux patronymes existaient à Hyères et la confusion ou le changement d'orthographe sont fréquents à l'époque).

Mais si les Hyérois connaissent certaines personnalités tels que Gambetta, Alexis Godillot ou certains maires à travers le nom de rues, que savent-ils d'Antoine BELON ? Pour ne pas laisser cette question sans réponse, il convient de rendre à cet homme un peu de son histoire.

Antoine Joseph BELON, naît à Hyères le 26 septembre 1874. Ses parents, Maxime et Clarice, cultivateurs, habitent rue Bourgneuf.

Comme eux, il travaillera la terre comme jardinier.

A 18 ans, il s'engage dans la Marine pendant cinq ans puis rentre à Hyères.

Antoine se marie le 25 octobre 1898 avec Félicité Marie Guido et en 1906, on le retrouve au Vieux Chemin de Toulon où il vit avec son épouse et sa belle-sœur sur le terrain de celle-ci. Il habitera ensuite 10 rue Saint-François.

Quadragénaire en 1914, Antoine participe aux opérations de réquisitions des chevaux dont l'armée a grandement besoin (600 000 furent arrachés aux fermes et campagnes françaises).

Après cela, il est rattaché au 113^e R.I.T de Toulon et en décembre 1915, il est envoyé à Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône) où se trouve une importante poudrerie en manque de main-d'oeuvre.

Malade, on l'évacue au domaine de Sainte-Garde de Saint-Didier dans le Vaucluse, transformé en hôpital de campagne, doté de 450 lits. Antoine est soigné avec dévouement mais il s'éteint le 25 février 1917, victime d'une tuberculose pulmonaire. Il avait 42 ans.

Il repose au Carré Militaire de Hyères. A quelques mètres de sa tombe se trouve celle de son beau-frère, Jean-Baptiste Guido. Son beau-frère Antoine Pellegrin meurt lui aussi de maladie. Tous deux furent ses témoins lors de son mariage.



1917



Nom : AURRAN DE SANCY
Prénom : Marie François
Né le : 5 novembre 1888
Lieu : Hyères
Lieutenant 99^e Régiment
d'Infanterie

A Hyères, le patronyme **AURRAN** est indissociablement lié à la vallée de Sauvebonne et à des personnages incontournables dans l'histoire de la Ville, avocats, propriétaires et même premier magistrat. Membre d'une illustre famille hyéroise, il naît le 5 novembre 1888 à Sauvebonne où son père est le Maire adjoint.

Engagé volontaire à dix-huit ans, il est promu Sergent en 1909 avant de retourner dans le civil comme Commissaire de la Marine Marchande. Officier de réserve, il rejoint le dépôt, puis le 99^e R.I. Son mariage avec Roselyne l'apparente à deux autres grandes familles hyéroises, les de Boutigny et les de David Beaugard.

Début mai 1917, Marie François commande la 9^e Compagnie du 3^e Bataillon et vient occuper un secteur du Chemin des Dames, sur le plateau de Cerny en Lannois. La position française en saillant donne une vue sur la vallée de l'Ailette, l'ennemi veut les en déloger.

Le 11 mai, les Allemands tentent une attaque puissante sur la droite. Mis en échec, ils ne renoncent pas et redoublent alors le martèlement des obus jusqu'au 20 mai lorsqu'il lance une nouvelle attaque en concentrant ses moyens sur le 3^e Bataillon.

Cela commence à 2h par un tir d'obus à gaz extrêmement nourri sur les positions d'artillerie afin d'annihiler toutes ripostes.

5h20, les *Minen* s'abattent sur les premières lignes françaises.

7h20, six avions survolent les lignes à très faible altitude, le bombardement s'accroît.

7h30, déclenchement de l'attaque. Le 3^e Bataillon va supporter le plus gros de l'effort. A gauche, la 9^e Compagnie lutte mais, très éprouvée, elle doit se replier. Les éléments qui restent sont réduits à la valeur d'une section. Ils se regroupent et résistent vers le point 6622, point de liaison avec le régiment voisin. La tranchée *Baja* est en partie perdue.

12h, la situation reste incertaine. Lorsque la certitude est acquise que l'ennemi s'est installé au saillant de la tranchée *Baja*, un tir d'artillerie est demandé. Hélas, ce tir mal réglé cause des pertes parmi les rangs français.

13h15, la position de la 9^e Compagnie s'aggrave. Réduite à une poignée d'hommes, elle tient toujours le point 6622. Un officier de la 11^e Compagnie témoigne, Le tir de l'artillerie fut si violent qu'au moment de l'attaque, les réserves de munitions pourtant disséminées étaient enterrées... Mon excellent ami le lieutenant AURRAN, commandant la 9^e compagnie, fut blessé mortellement en dirigeant un mouvement de repli des quelques hommes qui lui restaient sans munition.

En effet, Marie François est grièvement atteint. Il est transporté à l'ambulance d'Oeuilly au sud, il meurt le 23 mai et y sera inhumé.

Il avait presque 29 ans.



Tombe de Marie à la Nécropole d'Oeuilly.

M. le maire propose d'envoyer une adresse de condoléances à M. Raymond Aurran de Sancy, adjoint spécial de Sauvebonne, qui vient d'être frappé dans ses plus chères affections, par la mort de son fils François, lieutenant au 99^e d'infanterie, décoré de la croix de guerre, tombé au champ d'honneur.

Chronique du Petit Var.

1917



Nom : GASTARDI
Prénom : Auguste Louis
Né le : 14 janvier 1893
Lieu : Hyères
Caporal 162^e Régiment
d'Infanterie

Auguste Louis GASTARDI vit route de l'Almanarre, non loin de l'établissement Sainte-Clotilde. Les différentes sources d'information portent à croire qu'il exerce plusieurs métiers, jardinier, mécanicien, comptable.

Artilleur dans un premier temps, il passe dans l'Infanterie et rejoint en octobre 1915 le 162^e R.I., au sein de la 9^e Compagnie. La troupe a participé à l'offensive de Champagne et les renforts viennent combler les vides.

Comme les trois quarts de l'Armée française, Auguste va alors passer par Verdun, où de mars à mai, son régiment occupe les tranchées situées en des lieux tristement connus, Louvemont, Mort-Homme, Thiaucourt. Après un été dans un secteur moins agité, il foule en septembre le Front de la Somme où la bataille débute en juillet.

Caporal à l'automne 1916, Auguste passe le jour de l'An entre l'Aisne et la Marne, non loin de Berry au Bac. Cette portion de front est à l'extrémité ouest du terrain où doit se produire l'attaque planifiée par le Général Nivelle à la mi-avril. Mais l'importante organisation ne passe pas inaperçue. Les premières lignes sont l'objet de coups de main aux buts divers visant à rectifier une position, neutraliser une redoute, conquérir un boyau, faire des prisonniers. Le 4 avril, les Allemands prononcent une attaque en face du bataillon d'Auguste qui se trouve du côté de Sapigneul (Marne).

Le lendemain le Capitaine, Commandant du bataillon reçoit l'ordre de participer à la contre-attaque. Après un combat à la grenade, la 9^e Compagnie reprend le boyau d'Aguilcourt (Aisne). Le reste de la journée du 5, les soldats subissent des bombardements sur leurs lignes. Le 6 avril 1917, les Allemands répliquent. Les Français se défendent et conservent leurs positions mais déplorent la perte de 14 hommes.

Parmi les morts de cette journée d'avril, le Caporal GASTARDI.

Le jeune Hyérois avait 24 ans.

Hameau de 90 habitants dans la Marne, Sapigneul fut âprement disputé dès l'automne 1914 et détruit. Il n'en reste aujourd'hui que ce pan de mur.



1917



Nom : AMIC
Prénom : Aimé Charles
Né le : 1^{er} décembre 1898
Lieu : Hyères
Soldat 85^e Régiment
d'Artillerie Lourde

Aimé Charles AMIC naît le 1^{er} décembre 1898 à Hyères. Agriculteur à la Font de l'Ange, il devance d'un mois l'appel de sa classe et s'engage en mars 1917 dans l'Artillerie.

Sa formation achevée, il passe fin juillet au 85^e R.A.L.

Le 12 octobre, dans le Bois de Voloreux dans l'Aisne, Aimé est envoyé en mission au cours d'un bombardement. Il s'en acquitte mais lors de son retour, un obus tombe près de lui. Le déplacement d'air disloque le bras gauche d'Aimé. Il s'agit d'un arrachement musculaire et d'une rupture de l'os. Aimé refuse d'être amputé. Onze mois plus tard, il meurt de maladie à Dijon. Il avait presque 20 ans.

A ce jour, il n'est pas interdit de penser que son décès fut une conséquence de cette mutilation. Il repose dans le caveau familial.

HYÈRES
C'est avec un profond sentiment de tristesse que nous avons appris le décès de M. Amic, mort des suites de ses blessures. Le jeune brave était le fils de M. Amic, président de la société Ste-Madeleine, si sympathiquement connu. Nous adressons à cette famille si cruellement éprouvée nos plus sincères condoléances.

Chronique du Petit Var.

1918



Nom : PHILIP
Prénom : Gabriel Adolphe
Félix
Né le : 5 avril 1897
Lieu : Hyères
Soldat 12° Bataillon de
Tirailleurs Malgaches

Gabriel Adolphe Félix PHILIP est né le 5 avril 1897 à Hyères. Agriculteur aux Grès, il n'a pas encore dix-neuf ans lorsque sa classe est mobilisée.

En décembre 1916, il intègre le 12° Bataillon de Tirailleurs Malgaches récemment mis sur pied et dont une partie des troupes est composée d'Européens.

Été 1918, la contre-offensive française se dessine, l'Armée Mangin est de la partie.

Le 18 juillet, à 4 h 45, sans qu'aucune préparation d'artillerie n'ait laissé présager quoique ce soit aux troupes allemandes, les troupes franco-américaines de l'Armée Mangin passent à l'offensive. L'attaque se développe sur une largeur de front de 40 kilomètres, appuyée par une puissante artillerie effectuant un feu roulant, mais également par des escadrilles et des centaines de chars apportant leur soutien.

La Division Coloniale du Maroc qui comprend entre autre, le 12° Bataillon des Tirailleurs Malgaches et la Légion Étrangère, sort de ses tranchées et fonce en avant. L'unité de Gabriel doit prendre Dommiers (Aisne). La ligne d'attaque part de Saint-Pierre-Aigle et de l'Ouest du plateau. La surprise des troupes allemandes est complète. Des sections abordent le village par l'ouest et le nord, tandis que d'autres poussent en avant pour l'encercler.

L'opération est un succès indéniable et les tirailleurs ont fait 150 prisonniers au prix de peu de pertes. Cependant, c'est bien en prenant ce petit village que Gabriel a été tué.

Il avait 21 ans.

1918



Nom : FABRE
Prénom : Fortuné
Né le : 23 février 1882
Lieu : Hyères
Soldat 2° Régiment
d'Artillerie de Campagne

On ne sait que peu de choses sur **Fortuné**. Jardinier, marié et sans enfant, il vit au Palyvestre et fait la guerre dans l'Artillerie Coloniale.

Il décède de maladie contractée en service le 20 novembre 1918 à Beaugency, près d'Orléans. Il avait 36 ans.

Son corps est rapatrié au Carré Militaire de Hyères le 22 septembre 1922.



1918



Nom : ABONNEN
Prénom : Honoré Philémon
Né le : 6 juin 1877
Lieu : Hyères
Soldat 70° Régiment
d'Artillerie Lourde

Le portrait d'**Honoré ABONNEN** disparaît peu à peu et l'on n'a peu d'information le concernant. Résidant aux Nartettes, jardinier, marié et père de deux fillettes, il rejoint la zone des armées en mars 1915 en tant qu'Artilleur.

Il intègre en 1917 l'Artillerie Lourde à Grande Puissance.

Il meurt des suites de blessures reçues à Boucq (Meurthe et Moselle).

Il avait 41 ans. Il repose dans le caveau familial.

1918



Nom : ANFOSSO
Prénom : André
Né le : 13 juillet 1887
Lieu : Valdieri
Soldat 10° Régiment à Pied

Alors que ses frères sont nés à Mandelieu, **André** voit le jour en 1887 à Valdieri en Italie lors d'un déplacement de sa mère dans son village natal. Journalier et vivant au cours Burlière, André se marie en 1912.

La guerre déclarée, il rejoint le 163° R.I de Nice. Son destin bascule moins d'un mois après, le 30 août, dans les Vosges.

André est frappé par un éclat d'obus à la mâchoire qui le blesse très grièvement. La branche du maxillaire inférieur est sévèrement atteinte. André est ce que l'Histoire nommera une *gueule cassée*. Immédiatement retiré du front, son état est alarmant. La constriction de la mâchoire entraîne une alimentation défectueuse qui provoque un affaiblissement général.

Définitivement renvoyé chez lui après avoir été déclaré inapte à la zone des armées, André retourne au cours Burlière où il s'éteint le 12 avril 1919.

Il avait 32 ans. Il repose à Hyères.



1918



Nom : PONS
Prénom : Paul
Né le : 8 mai 1891
Lieu : Hyères
Soldat 43° Régiment
d'Infanterie Coloniale

Cultivateur quartier de l'Almanarre, **Paul PONS** est né à Hyères en 1891.

Il est blessé au bras et à la jambe par des éclats d'obus, une première fois en Lorraine dès le début des hostilités, puis une seconde fois en avril 1915 au *Bois le Prêtre*. Il intègre successivement pas moins de cinq régiments et il est de tous les combats.

En juin 1918, dans la Marne avec le 43° R.I.C, il est à la Côte 240 qui forme l'un des points d'appuis de la défense de Reims. Déjà mis en échec quelques jours avant, les Allemands s'obstinent encore le 9 juin et attaquent le village de Vrigny (Marne) et la Côte 240 à partir de 5 heures, après deux heures d'un bombardement annonçant une offensive. Un instant mis en difficulté par les forts détachements ennemis qui s'infiltrèrent dans leurs lignes, les Français contre-attaquent et rétablissent partout la situation faisant plusieurs dizaines de prisonniers aux Allemands qui déplorent de nombreuses pertes.

Mais le 43° R.I.C paie cette victoire défensive de 45 morts parmi lesquels Paul PONS. Il avait 27 ans.

Son corps sera rapatrié au Carré Militaire d'Hyères le 3 mars 1922.



1918



Nom : GIRARD
Prénom : Albert
Né le : 9 septembre 1882
Lieu : Hyères
Soldat 413° Régiment
d'Infanterie

Albert est né le 9 septembre 1882 à Hyères. Coiffeur de profession, il exerce dans sa ville natale avant son service militaire qui le mène en Tunisie jusqu'en 1906. Libéré de ses obligations, il travaille ensuite à Toulon. Il se marie en 1907 à Hyères et aura une fille.

Mobilisé au 312° R.I, il est blessé par des éclats d'obus à la tête et à l'épaule, en février 1915, mais ne sera pas évacué. Le 29 juin 1916, l'artillerie allemande renseignée par un avion prend pour cible le poste de commandement du Colonel du 312°. L'abri s'effondre, plusieurs hommes sont pris au piège. Albert et ses camarades se hâtent de faire une brèche dans l'enchevêtrement et parviennent à secourir leur chef ainsi que son personnel. Le Hyérois est néanmoins intoxiqué par les gaz. Son régiment est dissous le 21 janvier 1917 et Albert rejoint le 413° R.I.

Fin avril, les Allemands s'acharnent en Belgique.

Cycliste et agent de liaison de son bataillon, il est très actif pendant cette période car les communications téléphoniques sont vite coupées du fait du bombardement. Le 29, alors qu'il apporte un pli de son Commandant au Colonel, Albert est tué par un obus. Il allait avoir 36 ans.

Son corps fut rapatrié après la guerre et repose aujourd'hui dans le caveau familial. Sa dernière adresse familiale se situe 4 avenue Gambetta.

1918



Nom : TROPINI
Prénom : Etienne
Né le : 30 septembre 1887
Lieu : Paris
Soldat 305^e Régiment
d'Infanterie

Etienne TROPINI est né le 30 septembre 1887 à Paris. Installé à Hyères, il s'y marie en 1912 et sera père d'un enfant. Vannier de profession, il vit 2 rue Barruc.

Jusqu'en 1916, Etienne participe au conflit au sein d'une Section de Commis et Ouvriers d'Administration (S.C.O.A.), mais se retrouve affecté en première ligne en septembre.

Il connaît notamment le secteur de Verdun en 1917 lors des combats victorieux sur Samogneux (Meuse) qui s'inscrivent dans les derniers élans de reconquête sur les deux rives de la Meuse. A la fin de l'année, Etienne est muté au 305^e R.I qui fait partie de la 63^e D.I et se trouve en Argonne début 1918.

A l'échec allemand de juillet succèdent les contre-attaques françaises dans l'Aisne et la Marne. Amené par voie ferrée le 22, le 305^e R.I doit participer aux combats pour Saponay (Aisne). Le 29 juillet, l'Armée Mangin progressant sur la rive droite de l'Ourcq, le 305^e R.I est chargé d'attaquer Saponay. Ordre est donné à 11h25 à une compagnie du 57^e Bataillon (celui d'Etienne) de continuer sur Moulin du Corbeau pendant que le reste du bataillon passe l'Ourcq au nord-est de Trugny (Aisne).

Les 4^e et 6^e Bataillons suivent la progression à 1000 mètres. Le 5^e Bataillon franchit difficilement la voie ferrée en raison des nombreux nids de mitrailleuses. Néanmoins, le mouvement d'encerclement oblige l'ennemi à fuir.

Les Allemands laissent 1 officier et 97 soldats prisonniers. L'Ourcq est franchi mais la progression est arrêtée par d'autres nids de mitrailleuses causant des pertes sensibles. C'est lors de cette tentative sur Saponay que le soldat TROPINI trouve la mort.

Il avait 31 ans.

1918



Nom : GASTARDI
Prénom : Julien Antonin
Né le : 16 mars 1893
Lieu : Hyères
Soldat 4^e Régiment de
Chasseurs d'Afrique

Engagé volontaire dans la Cavalerie en 1913, Julien Antonin GASTARDI est né le 16 mars 1893 à Hyères.

La Première Guerre Mondiale va sonner le glas de la Cavalerie, cette arme longtemps considérée comme le fer de lance des armées. Le rôle classique de la Cavalerie consistant en reconnaissances et en charges massives, connaît ses derniers soubresauts sur le sol français pendant la course à la mer, après quoi la stabilisation du front et l'enterrement des belligérants rend impossible ces missions.

De ce fait, les hussards, chasseurs, dragons et cuirassiers sont employés à d'autres fins, agents de liaison, observateurs d'artillerie. Bon nombre de cavaliers descendent de leur monture et sont affectés dans les tranchées. Jusqu'en décembre 1917, Julien reste au 6^e Régiment des Hussards où il est notamment détaché comme coureur en charge de réparer les lignes téléphoniques.

Puis il passe au 4^e R.C.A. Celui-ci est en Orient. Ce front méconnu en métropole est, du côté allié, tenu par une armée composée de soldats français, anglais, italiens, grecs, serbes, russes. Là, en 1918, la Cavalerie retrouve un rôle traditionnel.

Le 15 septembre, le Maréchal Franchey d'Esperey lance son offensive qui s'avérera décisive en menant la Bulgarie à la capitulation.

Mais Julien, comme des milliers d'autres, est tombé malade dans ces contrées peu hospitalières. A Zeintenlick, au Nord-ouest de Salonique, se trouve un complexe sanitaire allié, c'est là que meurt Julien le 29 septembre 1918 à l'âge de 25 ans.

1918



Nom : PERONA
Prénom : Joseph Jules
Né le : 23 février 1889
Lieu : Hyères
Soldat 74^e Régiment
d'Artillerie Lourde

Joseph Jules PERONA est né le 23 février 1889 à Hyères. Le jeune homme vit 3 rue Garrel. Il est menuisier de profession. Présentant un visage souriant aux yeux marron-vert, c'est un sportif dont la passion est la course à pied. Lorsqu'une course est organisée dans les villages autour de Hyères, il finit souvent premier. Joseph épouse Augusta Louise Cajo en 1913, le couple aura une fille.

Joseph a fait son service dans l'artillerie, il est rappelé dès la mobilisation et part à la guerre comme Canonnier avec le 10^e Régiment d'Artillerie à Pied de Toulon. En 1917, il est muté dans l'Artillerie Lourde à Grande Puissance.

Après trois années de guerre, l'artillerie qui fut considérée à tort comme une arme auxiliaire, ce qui causa des pertes sanglantes, a fortement évolué.

Dès 1915, l'artillerie lourde improvisée et l'artillerie de tranchée se développent. Leur but est essentiellement de détruire les défenses accessoires du champ de bataille, mais les échecs des offensives de 1915 conduisent à une nouvelle conception.

La mobilisation industrielle de la France va doter l'Armée d'obusiers et canons colossaux tirant des obus pesant jusqu'à 900 kilos !

En 1916, l'A.L.G.P reçoit la reconnaissance officielle du commandement. Elle doit être l'instrument d'une tactique nouvelle permettant de porter des coups de bélier successifs au front ennemi en manœuvrant cette masse d'artillerie sur des points judicieusement choisis du front. Son utilisation entre dans le cadre d'objectifs limités. Or, après les échecs du Général Nivelle et les mutineries, le moral est bas et le désir du Général Pétain est de revenir à deux objectifs symboliques pour restaurer la confiance, l'un à Verdun, pour dégager la ville, et le second au Chemin des Dames, qui amènera la future attaque de la Malmaison en octobre 1917.

C'est ainsi qu'en août 1917, l'unité de Joseph qui a la particularité de servir des pièces sur voies ferrées, s'illustre à Verdun. Le Hyérois a probablement participé à ces tirs qui préfigurent le succès sur la rive gauche de la Meuse. Ensuite, il stationne notamment en Champagne pendant l'été 1918 lors de la contre-offensive victorieuse des armées françaises.

L'Armistice est signée, Joseph a une permission et retrouve son épouse et sa fille. Mais le 21 novembre, souffrant, il entre de son propre chef à l'hôpital d'Hyères.

Très certainement, les séquelles du gaz dont il a été victime sur un secteur du front en est la cause.

Il décède le 27 novembre 1918 à l'âge de 29 ans.

Dans les années 1920, sa veuve mènera un véritable combat administratif pour faire reconnaître que son époux est mort des suites de maladie contractée aux Armées, ce que l'Autorité ne voulut pas admettre durant des années.

Mais elle parviendra à ses fins.

Joseph est inhumé au Carré Militaire du cimetière de la Ritorte. Chaque 1^{er} novembre, sa petite-fille et son arrière-petite fille viennent fleurir sa tombe.



Joseph et Augusta
en 1913 lors de leur
mariage.

1918



Nom : MINETTI
Prénom : Léopold Louis
Né le : 23 avril 1874
Lieu : Trans
Soldat 15^e Section de
Commis et Ouvriers
d'Administration

Fort caractère et un brin bohème, Léopold bouge beaucoup et exerce son métier de boulanger dans de nombreuses communes. Son service militaire est l'occasion pour lui de créer un certain nombre de problèmes à l'autorité militaire. En effet, peu enclin à obéir, il prend selon ses envies des vacances qui ne lui sont pas accordées et se trouve sévèrement puni à chaque fois.

Ses péripéties du service achevées, il se fixe à Hyères, 40 rue Bourgneuf, avec sa femme dont il aura deux filles. Malgré ses 40 ans, Léopold est envoyé en renfort du 112^e R.I de Toulon, unité combattant durement éprouvée les premiers mois de la guerre.

En juin 1915, les Allemands s'acharnent en Argonne. Le Bois de la Gruerie devient un lieu de combat sinistre. Les Français résistent au prix de pertes terribles. Le 112^e R.I est en première ligne.

Le 20 juin, Léopold est porté disparu. En fait, il est prisonnier en Allemagne. Sa captivité dure deux ans. La Croix Rouge organise des échanges de prisonniers via la Suisse. Dans un camp comme dans l'autre, les prisonniers échangés sont presque toujours, soit malades, soit âgés. En 1917, Léopold a 43 ans et souffre d'une grave pneumonie. Hospitalisé en Suisse, à Schwartzenberg dans un centre pour convalescents, il rentre en France début 1918. Il continue l'effort de guerre comme boulanger à l'arrière, mais son état de santé reste fragile et s'aggrave. Il succombe dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre 1918 à l'Hôpital Michel Lévy de Marseille.

Il repose à la Nécropole Nationale de Luynes.

1918



Nom : Fausset-Crivelli
Prénom : Louis
Né le : 26 mars 1895
Lieu : Hyères
Sous-Lieutenant
22^e Régiment d'Infanterie

Sur la route de Sauvebonne, se trouve un domaine qui depuis plus d'un siècle porte le même nom : Le Domaine de la Tuilerie. Et depuis plus d'un siècle, la famille FAUSSET-CRIVELLI cultive les terres. Quand Louis naît en 1895, c'est déjà une longue histoire qui s'est écrite.

Enfant unique après le décès de son frère, Maximin FAUSSET n'a pas quatre ans lorsque son père meurt. Veuve, sa mère rencontre alors Louis Siméon CRIVELLI, architecte, propriétaire possédant des terres à Hyères. Celui-ci va pourvoir à l'éducation et à l'instruction de Maximin durant toute son enfance et jusqu'à l'âge adulte. En 1893, Louis Siméon, alors âgé de cinquante ans, sans enfant et sans descendance, décide d'adopter celui qu'il a élevé comme son fils. Cette adoption va avoir pour effet d'accoler les deux patronymes et à la fin du mois d'août, c'est sous le nom de FAUSSET-CRIVELLI que Maximin passe devant le Maire.

Seul héritier, le jeune avocat devient propriétaire du domaine.

Louis est le premier enfant de Maximin et de Marie-Pierrette. En 1898 naît son frère Marcel et en 1910 sa soeur Adeline. Jeune homme impétueux, vif d'esprit et brillant, il entame des études de médecine à Aix en Provence lorsque la guerre embrase l'Europe.

Son caractère enthousiaste et son courage font de lui un soldat de grande valeur. Son haut degré d'instruction lui permet de gravir les échelons.

Dès 1916, le jeune homme est Officier et c'est en tant que Sous-Lieutenant qu'on le retrouve au 22^e R.I en juillet 1917, un régiment maintes fois éprouvé formant partie d'une division considérée comme l'une des meilleures.

En 1918, n'ayant pu prendre ni Paris, ni Amiens en mars, les Allemands veulent Calais et Ypres. Cette offensive est connue sous le nom de l'offensive sur la Lys (Flandres-Artois). De fait, les combats vont se dérouler quasiment à la frontière franco-belge, entre Lille et Ypres. A partir du 9 avril, les Allemands bousculent les Français. Leur avance se poursuit malgré la résistance acharnée

des Britanniques. Le 16 avril, la poche dans laquelle se sont engouffrés les Allemands est dominée par des points d'observation naturels auxquels aucun mouvement allemand ne peut échapper, ces points naturels sont une forêt et quatre monts parmi lesquels le Mont Kemmel (Flandres). Les Allemands veulent s'en emparer à tout prix !

Alertée, la 28^e D.I est acheminée dans les environs : elle fait partie d'un détachement français prêté aux Anglais. Le 17 avril, le 22^e R.I se trouve près du Mont Kemmel, il a reçu l'ordre de s'emparer du moulin de Spanbroek (Belgique) car si l'objectif est vital pour les Allemands, il l'est aussi pour les alliés.

Les deux premières offensives se révèlent infructueuses mais l'objectif est trop important, alors le soir venu, une troisième attaque est planifiée. Les 2^e et 3^e Compagnies partent à l'assaut des positions du moulin après une courte préparation d'artillerie. Homme par homme, les vagues progressent à travers les éléments de tranchées et les trous d'obus organisés. A 20 heures, les premiers éléments commandés par le Sous-Lieutenant parviennent à hauteur du moulin et se jettent dans les tranchées occupées par une forte garnison allemande. Au signal d'une fusée, ceux-ci déclenchent un tir de barrage qui balaie le terrain en arrière de la vague d'assaut et les soldats allemands se ruent ensuite sur les attaquants isolés. Les Français résistent avec acharnement. Alors qu'il dirige le combat, Louis tombe, frappé de plusieurs balles, dont une au front. Submergés par l'ennemi, les hommes refluent dans leurs tranchées de départ.

Très grièvement atteint, Louis FAUSSET-CRIVELLI meurt peu après, il avait 23 ans.

Sa dépouille est rapatriée à Hyères le 7 juillet 1922 dans le caveau familial où il repose toujours.

La mort de Louis va provoquer une profonde blessure chez son père qui, meurtri par la mort de son enfant, meurt de tristesse au début des années 1930.

Aujourd'hui encore, le souvenir du jeune Officier est vivace à la Tuilerie dont la direction est assurée par sa nièce et sa petite-nièce.

1918

L'EFFORT DE GUERRE

La mobilisation n'est pas uniquement celle des hommes. Toute la France est mise à contribution pour soutenir l'effort de guerre. Dès les premiers jours, 600 000 chevaux sont arrachés aux fermes françaises. Petite ville de province, Hyères va progressivement participer au conflit en fonction de ses infrastructures et de ses capacités.

LE RAVITAILLEMENT DU FRONT

Le ravitaillement du front met à contribution chaque commune. Les réquisitions se multiplient, l'Armée devient le principal acquéreur des productions agricoles, viticoles et industrielles. Mais un autre aspect du ravitaillement va profondément ponctuer la vie Hyéroise car les actions de bienfaisance sont légions.

Les initiatives visant à améliorer la vie des soldats prennent la forme de collectes diverses, récoltes de fonds, de matériels, expéditions de colis. Cette solidarité constante a pour origine des associations, des collectivités ou très souvent des particuliers. Il convient de souligner que les familles de notables hyérois ainsi que les grands magasins comme Les Dames de France sont de fréquents donateurs. De même, l'Eden Cinéma organise plusieurs séances dont les recettes sont directement versées au profit des soldats. A noter également les nombreuses contributions des hivernants et de la communauté anglaise, qui tiennent à sceller ainsi leur attachement à cette ville dont ils sont des visiteurs réguliers.

La diversité des réquisitions officielles et surtout le nombre de ces actions se chiffrent en centaines.

Août 1914

- Opérations de réquisitions de chevaux et mulets.

Décembre 1914

- Création d'un dépôt pour les colis destinés aux prisonniers hyérois en Allemagne sur l'initiative de la Croix-Rouge.

29 juin 1915

- A l'initiative des agriculteurs d'Hyères, des collectes de légumes sont organisées et expédiées aux ambulances du front. Le quinzième envoi comprend 440 kilos de haricots verts, choux et artichauts offerts par une quinzaine de maraîchers. Au total depuis mars, la région d'Hyères a fourni 18 000 kilos de légumes. L'initiative a été reprise par plusieurs villes du Midi.

30 juillet 1915

- Les élèves de l'école de La Capte sous la houlette de Madame Fortuné sont mis à l'honneur pour la constance apportée depuis le mois de mars dans l'œuvre du *Filleul sur le front*. Cette œuvre de solidarité consiste en des quêtes et des participations diverses à Giens, La Plage et aux Pesquiers afin d'envoyer des colis aux Arbanais du front.

Octobre 1915

- Les viticulteurs ont un mois pour déclarer les récoltes dont le quart du montant sera prélevé par l'Etat au fur et à mesure de ses besoins, en vue d'assurer le ravitaillement des armées pour l'année 1916.

Janvier 1916

- Au cours des deux journées du *Poilu*, Madame Lazare, dévouée secrétaire du Syndicat d'Initiative d'Hyères vend 35 bijoux en bronze et en argent sous forme de broches. Les fonds récoltés sont destinés à l'envoi de colis.

Décembre 1916

- Nouveaux recensements des chevaux, mulets, et automobiles.

LES USINES DE GUERRE

Originaire de Lyon, **Claude Durand** est un jeune ouvrier mécanicien doué dans son domaine. En 1907, il est engagé dans la Maison Jouffray, Tromprier et Compagnie qui au vue de ses compétences dans la construction des moteurs à gaz pauvre et gazogènes, lui offre de prendre la direction des études pour cette branche récemment créée. C'est un franc succès, les ventes augmentent sans cesse. Jeune homme ambitieux, il veut encore améliorer sa situation professionnelle et créer sa propre affaire.

Dans le même temps, souffrant d'une santé déficiente, il arrive à Hyères fin 1909 comme représentant des Etablissements Jouffray Tromprier et Compagnie. Il est chargé de trouver des clients dans un département du Var alors peu industrialisé et dont beaucoup ignorent ce qu'est un moteur à gaz pauvre utilisé pour produire de l'électricité en activant une dynamo. Là encore, Claude est convaincant et la Direction songe à le nommer représentant officiel pour tout le Midi, de Bordeaux à Monaco. Claude Durand va marquer une première fois la ville d'Hyères. On lui doit l'installation de la station électrique pour l'éclairage du principal flot de la ville d'Hyères (Mairie et avenue des Palmiers). C'est pour la Ville un événement remarquable et, de ce fait, il devient rapidement une personnalité connue. Tout le monde me donnait sans arrêt des "Monsieur l'ingénieur" et cela a aidé beaucoup au succès de mes affaires.

L'année 1911 est pour lui une date importante. Il se marie et ses affaires prospèrent. Il intervient dans des usines de fabrication de chaux et ciments, de broyage de la pierre, dans le domaine des frigorifiques et fabriques de glace, dans la fabrication de la pâte à papier, dans l'installation de petites centrales électriques et dans des ateliers de menuiserie et charpentes, etc..

L'évolution de ses opérations transforme peu à peu sa profession de représentant en Bureau d'études.



Photo de l'une des deux équipes de la Lazarine le 24 décembre 1914, consacrée à l'usinage d'obus. Claude est debout avec la veste noire.

De 1911 à 1914, il va fournir toute une gamme de matériels industriels. Il prend des initiatives professionnelles et personnelles. Il loue avenue Gambetta et rue de l'Almanarre' des hangars et des entrepôts pour stocker ses marchandises. Sur cette dernière, il a monté un petit atelier qui va devenir de première importance.

Autour du 15 août 1914, il reçoit la visite d'un ingénieur de la Maison Mathieu dont l'usine est à Bon Rencontre à Toulon et qui vient de prendre une commande des Forges et Chantiers de la Seyne pour l'usinage complet d'obus de 75. Cette usine qui n'emploie que 100 ouvriers n'a pas assez d'envergure pour assurer seule la fabrication de la commande donnée par les Forges et Chantiers. Cet ingénieur lui offre donc un marché pour l'usinage de 250 ogives pour obus de 75 lui promettant d'augmenter ce nombre après essai et la possibilité d'honorer une commande plus importante. Usinant alors 1000 obus par jour, l'Armée lui réclame de la grosse artillerie. Les employés assurent la fabrication d'obus de 220. Fin 1914, il produit 1000 obus de 75 et 100 obus de 155 par jour.

Très vite, soucieux de ses ouvriers et de leur confort, il avance les fonds nécessaires pour la création d'un restaurant leur assurant une alimentation suffisante. Toute cette organisation lui permet d'être classé le premier des industriels de la région fabriquant des obus.

En 1915, son entreprise emploie 45 ouvriers dont 15 femmes.

Du 1^{er} janvier au 31 décembre 1916, sortent de cette usine 220 000 obus de 75 et 25 000 obus de 155.

Octobre 1917

- Les Chantiers de la Seyne lui demandent s'il peut usiner entièrement des petites fenêtres pour les chars d'assaut qu'ils construisent. Il doit donc assurer la production pour équiper 6 chars par jour. Dans le Var, il est le seul retenu. La première livraison a lieu un peu avant la fin de l'année 1917.

Toutes ces commandes dépassent bientôt ses moyens de production, il déménage peu à peu son activité à la Lazarine où sa nouvelle usine s'édifie.

La guerre terminée, Claude Durand reprend ses premières activités tout en menant simultanément un autre combat, social celui-ci.

Suite à des publicités et premières expériences en France faites par des entreprises pionnières, il évoque en 1921, dans ses mémoires, l'initiative d'assurer au personnel salarié un *salaire familial*, versé en fonction du nombre d'enfants, sans tenir compte de la valeur professionnelle de l'ouvrier.

Claude Durand décide donc cette année-là d'innover socialement en versant 5% en plus du salaire de base aux ouvriers de son usine de mécanique de la Lazarine. Il est le troisième employeur en France à adopter cette mesure.

Pendant les quarante années qui suivront la fin de la guerre, Claude Durand s'impliquera toujours plus dans les actions sociales et interviendra de diverses façons dans les grands projets industriels et politiques du bassin hyérois. Ses nombreuses réflexions font de lui un visionnaire, ses œuvres et initiatives un précurseur de la protection sociale.

Il laisse à Hyères le souvenir d'un homme immensément estimé. Claude Durand s'éteint en 1964. La Ville lui rendra hommage en transformant l'orphelinat qu'il avait créé au port d'Hyères en une école qui porte son nom aujourd'hui.

UNE VILLE D'ACCUEIL

LES HÔPITAUX

Le nombre croissant de blessés et de malades submerge vite les structures sanitaires de l'Armée. Dès le premier mois de guerre, les villes et bourgades de quelque importance voient apparaître entre leurs murs de multiples hôpitaux auxiliaires. La plupart de ces nouvelles structures sont sous la houlette de la Croix-Rouge mais certaines sont également l'œuvre de congrégations religieuses, voire de privés, qui accueillent de petites unités de convalescents dans leurs domaines.

Avant-guerre, Hyères jouit d'une renommée climatique partout en Europe. Ce tourisme s'est traduit par la construction de nombreux hôtels totalisant une capacité d'accueil de 5000 lits. En 1914, pendant plus de quatre ans, ces mêmes bâtiments vont se transformer en hôpitaux pour des milliers d'hommes en provenance du Front. D'autres annexes prennent place dans des édifices importants ou plus modestes. Cette métamorphose entraîne des opportunités de travail pour les Hyérois et les Hyéroises. A titre d'exemple, en octobre 1914, le journal *Le Petit Var* publie l'annonce suivante :

Suite aux besoins de structures sanitaires, la mairie lance un appel à toute personne susceptible de remplir des fonctions de comptabilité, d'écriture, blanchissage, tenue de registre, lingerie, cuisine, travaux ménagers. Le personnel recruté aura droit en sus de la nourriture et du coucher à un salaire déterminé pour chaque catégorie et verra son trajet remboursé.

Ces hôpitaux temporaires (HT) se divisent en trois catégories :

HC : gestion militaire

HB : initiatives privées

HA : gestion assurée par l'une des trois sociétés de la Croix-Rouge.

En outre, l'Armée militarise des structures déjà existantes ou y fait cohabiter civils et militaires. Par exemple, dès août 1914, l'hôpital René Sabran est mobilisé, deux cent enfants et une partie du personnel hospitalier sont évacués par train spécial sur Lyon.

Il est à noter qu'une forte proportion de blessés et malades arrivant à Hyères proviennent du front d'Orient.

Hôpitaux existant en temps de paix

Hôpital Mixte avec 107 lits (Hospice ou Hôtel Dieu, on l'appelle aujourd'hui l'Ancien Hôpital)

Sanatorium Alix Fagniez, quartier de l'Aufrène avec 32 lits
Villa Marie à La Plage avec 20 lits

Hôpitaux créés pour la durée de la guerre

HB N°154 bis au Casino Municipal, avenue Carnot avec 170 lits

HB N° 77 bis au Couvent des Franciscaines, 3 rue des Villas avec 40 lits

HB N° 79 bis à l'Hôtel des Hespérides, avenue Riondet avec 60 lits

HB n°80 bis à l'Hôtel Beauséjour, 1 rue Beauséjour avec 75 lits

HA N°52 au Sanatorium du Mont des Oiseaux avec 125 lits réservés aux officiers

HA n°33 à l'Institut Sainte-Cloûde avec 154 lits

Une annexe à la Villa de l'Espérance avec 20 lits

HC n°5 au Sanatorium René Sabran avec 200 lits

HC n°92 à la Caserne Vassoigne avec 380 lits

Les soldats en soin à Hyères feront partie intégrante du paysage. De nombreuses actions locales en leur faveur seront entreprises comme à l'occasion des fêtes de fin d'année en 1914 où les grandes enseignes commerciales de la commune, ainsi que plusieurs dizaines de citoyens hyérois, offrent à l'hôpital du Casino des milliers de cadeaux en tout genre destinés aux blessés.



Claude Durand lors de son mariage à l'âge de 27 ans.



Intérieur du HB N°154 bis (Hôpital du Casino).

Hyères, une ville en guerre

LES AMÉRICAINS À HYÈRES

En 1917, les Etats-Unis entrent en guerre. En organisateurs prévoyants, les Américains traversent l'Atlantique avec tout un arsenal thérapeutique et des équipes médicales parfaitement coordonnées. Des millions de *doughboys* débarquent en France.

L'Etat-Major américain installe ses propres structures sanitaires un peu partout en France. Celles-ci sont de capacités plus ou moins grandes. En 1918, les combats et surtout les maladies (la grippe espagnole fait des ravages) entraînent l'évacuation de milliers de soldats. Les Américains arrivent à Hyères à l'automne 1918 et occupent plusieurs bâtiments hôteliers gérés par la Croix-Rouge Américaine, dont le principal pôle est San Salvador. Il devient pour le service de santé américain le *Base Hospital N°99*. Les annexes se situent au Golf Hôtel, à l'Hôtel Chateaubriand, à l'Hôtel Albion, à l'Hôtel des Iles d'Or et à Costebelle. Le premier soldat américain décédera à Hyères le 17 décembre 1918. Ils seront douze au total. L'analyse des témoignages émanant des soldats américains montre que ceux-ci sont impressionnés par l'aspect verdoyant de la ville. Tous parlent de différentes variétés d'arbres qui ornent les alentours immédiats de la commune. Pour ces hommes de l'autre bout du monde, venus en France comme des aventuriers en quête d'une contrée inexplorée, Hyères a un parfum d'exotisme et un avant-goût d'Orient.

Parmi des milliers d'Américains qui passent à Hyères, quelques jours ou plusieurs mois, l'un d'eux sera particulièrement sensible à la beauté de la Côte d'Azur. Le Docteur Albert Franklin Sarver qui a été évacué du front le 23 octobre 1918 car il présente un état grippal.

Le Docteur SARVER est né le 3 septembre 1888. Il est originaire de Greenville, dans l'Ohio. Pendant tout son séjour en France, il tient un carnet de note. Il profitera de son court séjour hyérois pour faire du tourisme et de nombreuses rencontres. Il entretiendra de très bons rapports avec des familles hyéroises.

Albert Sarver rentre en bonne santé à Greenville. Il mènera une carrière honorable de médecin estimé de tous. Il revint en France à la fin des années 1920, à la tête d'une délégation de vétérans venant célébrer la victoire à Paris.

Pendant la guerre, il a rencontré en France une petite fille prénommée Jeanne. Il entendit les Français l'appeler *La Jeanne* et trouva très beau ce prénom sans savoir probablement que l'article ajouté était une habitude de langage à l'époque. Aimant ce prénom, il décida de prénommer ainsi sa fille s'il venait à en avoir une. En effet, c'est ce qu'il fit ! Il se maria en 1920, eut deux filles en 1922 et 1924, sa fille aînée s'appela La Jeanne Sarver ! Elle fit carrière dans l'enseignement. Sa fille cadette, Doris, a suivi les pas de son père. Elle fit carrière comme thérapeute spécialisée dans les troubles de la communication. Elle est toujours en vie.

Le Docteur Albert Franklin Sarver est décédé le 31 juillet 1976 à l'âge de 88 ans.



Albert Sarver en 1928, à la tête d'une délégation de vétérans américains.

LES RÉFUGIÉS

Un autre aspect méconnu de la ville fut l'accueil des populations provenant des régions envahies. L'invasion allemande des départements situés dans le Nord et l'Est provoque un exode des habitants qui se retrouvent sans toit et dépourvus de tout. Les autorités organisent alors des convois de réfugiés à destination de divers lieux. Dès septembre 1914, Hyères accueillera ainsi pendant la durée du conflit, environ 500 personnes, en majorité des femmes, des enfants et des vieillards.

Afin de les recevoir le mieux possible, le Maire fait appel à la générosité des Hyérois en incitant ses administrés à mettre des logements vacants à la disposition des réfugiés.

Un autre convoi important entre en gare début 1917. La population hyéroise fournit linge, draps et logis aux réfugiés. Ces exilés bénéficieront eux aussi de plusieurs œuvres en leur faveur.

Une des conséquences étranges du séjour de ces habitants provisoires est l'inscription sur le Monument aux Morts de noms d'hommes originaires des départements envahis, dont les familles avaient fait suivre le courrier via la Croix-Rouge, vers leur refuge hyérois. Ces hommes n'ont très certainement jamais mis les pieds à Hyères, sauf peut être lors de permissions !

Je suis maintenant dans le Sud de la France sur la côte méditerranéenne et je dors au cinquième étage du Golf Hôtel, un hôtel touristique distingué que l'Oncle Sam a loué pour ses Doughboys. L'environnement est beau ici : orangers, palmiers, chênes-lièges et pins sont abondants. Des roses, des violettes et beaucoup d'autres fleurs sont en pleine floraison et les jardins français sont verdoyants et jouissent d'une végétation précocée. Les fermiers labourent. Je suis à environ un kilomètre d'Hyères, Var, et j'ai marché à travers la ville cet après-midi et cela a été une belle promenade. Les collines environnantes sont vraiment jolies. J'aimerais rester dans ce lieu jusqu'à ce que ce soit mon tour de rentrer au pays.

Soldat James McGovern, de Breckenridge (Kentucky), 338th Infantry Regiment

Ici, il fait chaud toute l'année et nous courons en tee-shirt manches courtes. C'est plaisant d'être là où il fait bon, tout est vert en hiver. Les roses sont ouvertes et il y a beaucoup de palmiers et d'orangers ici..

Soldat Clarence D. Stevenson, de Waterloo (Iowa), 168th Infantry Regiment

Nous sommes envoyés à Hyères, Var, San Salvador.

Arrivés ici le 8 Novembre, rapport au Major Mac Calman et transportés à San Salvador à 6 Km d'Hyères sur la côte méditerranéenne.

Bonne nourriture, temps excellent, j'ai passé des journées au bord de la mer à jouer au tennis et d'autres jeux. Promenade quotidienne dans les collines, vue superbe sur Toulon et le bassin de la ville.

Toute la végétation est tropicale, palmiers, mimosas, aloès, eucalyptus, orangers, arbustes, pins, oliviers, dattiers. Les narcisses poussent sur un demi-hectare, les violettes sont très belles. Je suis allé de Hyères à Nice en automobile par un trajet à travers les montagnes de St Raphaël à Cannes, c'est un parcours sur toute la corniche considérée comme le plus beau parcours du monde. Plusieurs arrêts pour le coup d'œil afin de voir les grands bois de chênes-lièges. J'ai fait plusieurs visites à Toulon et Marseille.

Il y a des familles françaises très sympathiques qui vivent dans le voisinage. Ils étaient très aimables envers les Américains. Nous allions à l'église anglicane tous les dimanches...

Les familles françaises dont je souhaite me souvenir pour toujours sont les Renault, les Guidon, Madeleine et Rosette (ils ont de très belles villas...) Mlle Michel, madame Peyron propriétaire de Costebelle... Mr Roussel avec lequel je fis des promenades très intéressantes et des parties de tennis.

J'ai repris du poids et je me sens mieux. Reçu mon ordre officiel pour retourner vers ces bons vieux U.S.A le 26 Décembre..

Albert Sarver

J'ai bougé depuis la dernière fois que je vous ai écrit. Je suis maintenant dans le Sud de la France. C'est le début du printemps ici. Les fleurs resplendent et les oranges vont bientôt être mûres. Nous avons eu une petite pluie ces derniers temps sinon le soleil brille tous les jours. Là où j'étais autrefois, il pleuvait presque tous les jours. Nous vivons dans un grand hôtel. Nous sommes 1100 des nôtres alors vous devinez que c'est un vaste lieu

Soldat Thomas Hanson, de Franksville (Wisconsin)

La ville est entre Nice et Marseille et c'est vraiment un bel endroit. Cela ressemble au sud des Etats-Unis. Le soleil a été intense aujourd'hui et le vent assez fort mais agréable. De ma chambre, je peux voir la Méditerranée. Il y a plus de 1100 soldats dans cet hôtel. Les arbres sont tous verdoyants et chaque direction vers laquelle tu tournes le regard, tu vois un champ de vignes. Par endroit, les civils entretiennent des jardins

Caporal Householder, de Indiana (Pennsylvanie)

Golf Hotel, 17 Janvier 1919

Le 7 janvier, nous avons été envoyées à Hyères, une jolie petite ville au bord de la Méditerranée, où il y a nombres de beaux hôtels qui ont été réquisitionnés par le gouvernement comme des hôpitaux pour des soldats convalescents, envoyés vers ce climat agréable loin du froid, de la boue et de la pluie du nord de la France pour recouvrer la santé sous ce glorieux soleil. Les premiers jours, nous avons travaillé au foyer du soldat de la Croix-Rouge où les gars venus de plusieurs hôpitaux passent la journée à lire, à jouer aux cartes, à discuter, à boire du thé et manger du chocolat. Ce fut notre premier travail et nous nous disions que c'était bien ennuyant jusqu'à ce qu'on nous transférât ici, au Golf Hôtel. Il y a près de mille soldats ici. Environ une cinquantaine d'entre eux sont des patients mal en point. Beaucoup marchent avec des béquilles, d'autres sont défigurés.

Miss Eugenia "June" Ewings, de Decatur (Illinois), Croix Rouge Américaine.

25 Janvier 1919

Je quitte Toulon en tramway et pars vers ma destination, Hyères.

Je me réveille et me retrouve au milieu d'une scène d'une beauté comme je n'en avais jamais rêvée. C'est comme un matin de mai. Le soleil brille intensément. Les oiseaux chantent vivement. Les pêcheurs sont en fleurs. Les mimosas sont couverts de beaux flocons dorés. Des deux côtés, les montagnes et au loin la Méditerranée. Tout autour, des rues pleines de beaux palmiers et d'orangers. L'hôpital américain occupe plusieurs hôtels et palaces qu'avant-guerre ne pouvaient occuper que des princes et des rois. Les Doughboys se réchauffent sous le soleil réconfortant et rêvent à leur foyer.

Sergent Austin Tims, de Waterloo (Iowa), Corps médical de l'Armée Américaine.

Chronique de Hyères

Pour les réfugiés. — Le convoi de réfugiés rapatriés des pays envahis et d'Allemagne, annoncé pour le mois de décembre dernier, arrivera très prochainement, augmenté d'un nouveau convoi.

Le maire d'Hyères fait un chaleureux et pressant appel à la générosité de la population hyéroise, afin de pouvoir accueillir dignement nos malheureux compatriotes. Nous pouvons dire, dès maintenant, que ce sont, pour la plupart, des femmes et des enfants. Faites-vous inscrire, chers concitoyens, donnez un foyer, du travail, du linge, des vêtements, etc. Les dons de toute nature et en espèces sont recueillis au bureau des réfugiés, hôtel de ville.

Chronique du Petit Var.

A présent, je suis à Hyères, au bord de la Méditerranée. C'est un lieu très beau. Il y a beaucoup d'orangers, avec des tas d'oranges et aussi beaucoup de palmiers, d'épicéas et de pins. Il y a des tas de jolies plantes et des fleurs autour des bâtiments qui forment un château ou plutôt un grand hôtel. Il s'appelle Hôtel San Salvador.

Lieutenant David A. Yohe (Pennsylvanie)

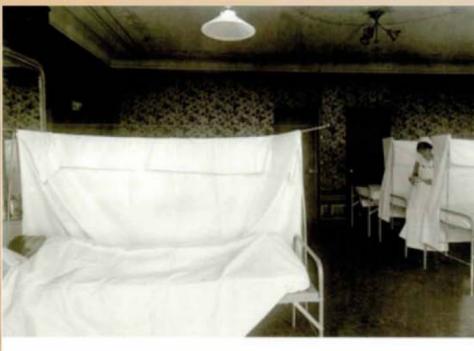
Je suis dans un hôtel doté de très beaux ornements, nous avons accès au billard et à la salle de détente. Des concerts nous sont donnés chaque soir, le climat est comme en août dans le Maine et la nourriture servie est très bonne. Les rues sont bordées de palmiers et de fleurs partout qui sont superbes. Il y a une abondance d'arbres fruitiers parmi lesquels des orangers et aussi des résidences de riches personnes. Je passe beaucoup de temps sur la pelouse près des courts de tennis.

Soldat Milton Davison, de Clare (Michigan)

Chère Mère et chers vous tous

Je vais simplement bien maintenant. Ce climat chaud et sec est très sain et je peux aller dehors sans anorak. J'étais en haut ce matin sur le balcon pour voir le lever du soleil. C'est tout simplement grandiose de voir la lueur rouge au loin parmi les montagnes et voir peu à peu le soleil s'élever. Je le regarde chaque matin quand je me lève à temps. Je n'aime pas voir qu'il descend derrière la montagne parce que la montagne derrière nous s'interpose et se trouve directement dans le chemin du soleil. Nous retombons dans l'ombre fraîche vers trois heures tous les jours. J'aime évidemment ce lieu mais il n'est pas comparable à la maison. Nous pouvons marcher partout dans la ville qui est entre deux collines, et à la plage, ou grimper dans la montagne, ce qui est plus rare. Je fais beaucoup de promenades sur la rue des palmiers et dans les parcs alentours, surtout dans la matinée. Maintenant songe à nous, des gars quittant un orage de neige et d'un jour à l'autre se trouvant là où les fleurs sont toutes ouvertes. C'est chouette de descendre en voiture avec des palmiers au-dessus de la tête et des fleurs tout autour de toi, de jeter un regard vers des châteaux et les vieux forts sur la montagne... Maintenant souviens-toi que nous ne sommes pas dans les Alpes, mais aux pieds des collines qui cependant sont suffisamment hautes pour que cela ne soit pas facile de les gravir. .

Soldat Tommie Naismith, de Belton (Texas)



(Above) Influenza patient in the Observation Ward, Head Constable, Base Hospital No. 99, Hyères, France

Soldat américain grippé en chambre d'observation à l'hôtel Costebelle sous l'œil d'une infirmière de la Croix-Rouge.

Hyères, une ville en guerre

A noter également que la Ville reçoit début 1916 un convoi de blessés serbes ainsi que des civils. La Ville accueille aussi un détachement de convalescents des 2^e et 4^e Brigades spéciales russes d'infanterie (qui combattent dans les Balkans). En mai-juin 1917, comme beaucoup d'autres soldats russes en France, ils manifestèrent brièvement, exigeant la solde que leur commandement ne leur avait pas octroyée avant la Révolution Russe. Mais contrairement à d'autres émeutes, il n'y eut pas de fusillade car le commandement s'exécuta.

C'est en juin 1919 que les derniers soldats alliés quittent Hyères.

La conséquence de toutes ces formations sanitaires est la présence aux Carrés Militaires de Hyères et de Giens d'environ deux cents tombes de soldats décédés à Hyères entre 1914 et 1919. Les recherches menées dénombrent à ce jour près de 360 soldats morts dans les hôpitaux d'Hyères parmi lesquels plus de 300 soldats Français ainsi que 20 Serbes, 12 Américains, 7 Russes, 4 Bulgares, 2 Allemands, 2 Chinois, 1 Italien, 1 Anglais.



Soldats serbes au pavillon Vidal (Hôpital Sainte-Clotilde), sans doute en train de prendre un cours de français

Le bilan humain Des familles dans l'angoisse

Les quatre années de guerre rythment le quotidien des Hyérois de télégrammes funèbres, dont les formules parfois vagues de disparition, laissent une once d'espérance aux familles. On redoute le passage du Maire ou d'un élu ceint de l'écharpe tricolore apportant la mauvaise nouvelle. On guette la venue du facteur dans l'attente d'une lettre de l'être cher. Les services postaux jouent un rôle de messager de l'espoir. On se renseigne, on émet des hypothèses, on veut savoir. Ces angoisses ouvrent la porte à des charlatans qui profitent de la détresse d'autrui. L'armistice ne rassure qu'à moitié. On attend de voir le fils, le mari, le frère revenir en personne. Courant 1919, c'est l'heure du bilan pour Hyères et les hyérois.

Hyères 4 mai 1917

Monsieur

Je vous serais très obligée si vous vouliez bien me donner des nouvelles de mon frère, Joseph Auguste Maisonnat qui n'a plus écrit depuis le 14 Avril et dont son silence nous cause une grande inquiétude car il écrivait souvent. En attendant avec impatience une bonne réponse.

Recevez Monsieur, mes respectueuses salutations.

Louise Maisonnat, Villa Maraveire

Hyères, le 24 novembre 1915

Monsieur le Commandant

Ne recevant aucune nouvelle de mon fils, soldat au 414^e Régiment de ligne, 2^e Compagnie, 9^e escouade, et sachant qu'il a été blessé le 28 octobre dernier, je viens Monsieur le Commandant vous supplier et vous conjurer si vous pouvez me dire ce qu'est devenu mon enfant, d'être assez bon de me dire toute la vérité. J'espère Monsieur que vous auriez pitié d'une pauvre vieille mère qui vous conjure au nom des êtres chers que vous avez aimés. C'est un acte de charité que vous ferez à ses vieux parents qui souffrent et pleurent.

Veillez agréer monsieur mes salutations distinguées.

Gabrielle Corrado, 10 Rue Massillon, Hyères, Var

Réponse

27 novembre 1915

2^e Compagnie du 414^e d'Infanterie
Sergent-fourrier de la Cie

Corrado Octave a été blessé le 21 octobre, vers neuf heures, très légèrement à la cuisse droite, au ventre et au bras gauche par une même balle. Il pouvait marcher et vers 10 heures au moment d'un bombardement intense, il se rendit au poste de secours de la carrière accompagné d'un camarade (Gay Ennemond, blessé lui-même). Un obus a éclaté près d'eux, déchiquetant la capote du soldat Gay et le rendant sourd. Corrado, d'après les dires du soldat Gay, évacué actuellement, a été une deuxième fois blessé aux 2 jambes.

Évacué sur grand service, il y est mort à la suite de ses blessures. Il est inhumé au cimetière de l'ambulance à grand service, route de Fresnicourt.

Aux Armées, le 27 novembre 1915

Le sergent-fourrier.

** Ennemond GAY, originaire de Lyon, survivra à ses blessures...mais sera tué en 1917 au Chemins des Dames à l'âge de 23 ans.*

Monsieur le Commandant du dépôt du 81^e de ligne.

Monsieur je viens vous prier de me donner si cela vous est possible des nouvelles de mon mari : Auguste Joseph Hermet soldat réserviste âgé de 26 ans à la 5^e Compagnie du 81^e dont je suis sans aucune nouvelle depuis le 19 septembre. Je vous prie donc Mr le Commandant d'avoir la bonté de me répondre et, s'il est disparu de son régiment que je sache à peu près vers quelle époque et dans quelle région pour que je puisse faire des recherches.

Je vous prie d'agréer Monsieur le Commandant mes respectueuses salutations.

Joséphine Hermet, 13 Rue Fanguerot, Hyères, Var

Réponse

Le soldat Hermet Auguste Joseph est signalé tué le 25 septembre 1914. La famille a été avisée du décès officiel.

Commandant

Etant sans nouvelle depuis le 26 juillet dernier de mon fils Feraud Félix Charles, soldat au 414^e Régiment d'Infanterie, 3^e Compagnie, 2^e section secteur 198, j'ai l'honneur de venir vous prier de vouloir bien si c'est possible me donner quelques renseignements à son sujet et me tirer ainsi de l'inquiétude dans laquelle je me trouve depuis cette date.

Dans cette attente

Auguste FERAUD



Photo exceptionnelle de 1919 : les drapeaux français et américains flottent ensemble lors d'une cérémonie au Carré Militaire de la Ritorte.

Hyères, une ville en guerre

Les pertes humaines

LES MORTS

Hyères compte 21 339 habitants en 1914. Le nombre exact de morts reste difficile à évaluer car certains noms, sont ceux d'hommes qui restent non identifiés à ce jour, et au moins un soldat figure par erreur sur le Monument aux Morts d'Hyères, puisqu'il s'est marié en 1924. Cette erreur est due à un malentendu administratif car il fut déclaré disparu à tort. En outre, trois hommes figurent en doublon et au moins un autre est mort en 1921.

Le chiffre officiel de 438 victimes reste néanmoins valable. Il représente 2,05% de la population hyéroise et, aussi horrible puisse-t-il paraître, il montre que comparé à la moyenne nationale de 3,5%, Hyères a un peu moins été touchée. Mais cette saignée importante affecte durablement la croissance démographique, 17 708 habitants en 1895, 21 339 en 1914 et seulement 17 476 en 1921.

FRÈRES

Antoine et Augustin AMIC
Pierre et Félicien BICO
Frédéric et Paul BONNIART
Ernest et Louis DE BOUTINY
Emile et Paul CHAUVIN
Fortuné et Marius CONDRILLIER
Louis et Marius DALONIS
Louis et Lucien DOMAINGE
Emile et Victor DUMAS
Auguste et Calixte GIRAUD
Paul et Victor MACAGNO
Auguste, Jules et Victorin MARTIN
Julien et Sauveur PARRIMOND
Jacques et Michel RACHETTO
Marius et Paulin REYBAUD
Auguste et Philémon ROUX
Edouard et Emile RUEY
Charles et Eugène THOMAS

BEAUX-FRÈRES

(frère de la mariée en premier)

Jean-Baptiste GUIDO et
Antoine BELON,
Antoine PELLEGRIN
Julien GASTARDI et
Baptistin PERRIMOND
Dominique MARTINA et
Lucien FLATTOT
Etienne GIAVELLI et
Jean LEONETTI
Victorin GARNERONE et
Victor PORTAL
Paul PORTAL et
Georges JAUMONT
Marius TOUCAS et
Louis REBOUL
Elisée MARTIN et
Alexandre TAILLIERE

BEAUX-FRÈRES

(époux de deux sœurs)

Léon CASABONNE et
Louis Edmond JAUVAT

PÈRE ET FILS

Yves et Adolphe URVOY

ONCLES ET NEVEUX

Louis Martin LANTRUA et
Paul COULOMB
Antoine CUISSARD et
Alexandre CUISSARD
Antoine PELLEGRIN et
Michel GABRIEL
Pierre WENDEL et
Jules PIETROBONI

COUSINS

Auguste GASTARDI et
JULIEN GASTARDI
Baptistin REVEST et
Joseph REVEST
Octave CORRADO et
Adolphe URVOY
Jules, Victorin,
Auguste MARTIN
et Elisée MARTIN
Alexandre BOYER et
Baptistin ALEXANDRE
Alexandre TAILLIERE et
Louis GENSOLLEN
Victor DONETTI et
Auguste MAZUT
Fortuné, Marius CONDRILLIER et
Louis GARNIER
Joseph ABBONEN et
Adrien TROTOBA

LES BLESSÉS

Le nombre de soldats hyérois blessés peut être estimé à 1200.

LES PRISONNIERS

Les prisonniers qui rentrent d'Allemagne vont se battre pour avoir les mêmes droits que les autres après les avoir interrogés sur les conditions de leur capture. Leur combat et l'appui de leurs frères d'armes leur confèrent le statut d'anciens combattants et une nécropole est spécialement aménagée à Sarrebourg (Moselle) pour y recevoir les dépouilles des soldats décédés pendant leur captivité.

66 Hyérois prisonniers ont été dénombrés à ce jour.

LES VEUVES ET LES ORPHELINS DE GUERRE

La France sort victorieuse, mais très affaiblie, avec près de 1,4 millions de morts. Au traumatisme individuel et collectif vient s'ajouter le bouleversement social et démographique d'une nation épuisée. La guerre plonge dans la peine et la détresse 600 000 veuves et 700 000 orphelins, au total, selon les dernières recherches, Hyères comptait 195 veuves et 166 orphelins.

Les femmes ont participé à l'effort de guerre d'une façon considérable, remplaçant dans les champs et les usines les hommes partis au Front. La paix revenue, nombre d'entre elles connaissent une situation précaire et ne peuvent plus subvenir convenablement à l'éducation de leurs enfants. Les sacrifices consentis par les femmes incitent l'Etat à prendre des mesures afin de leur apporter les ressources nécessaires.

En 1919, des lois sont votées et accordent une pension aux veuves de guerre. Le 20 janvier 1920, André Maginot, ancien combattant et blessé de guerre, prend la tête du tout nouveau Ministère des pensions, des primes et allocations de guerre.

Le devenir des enfants préoccupe encore plus les autorités. Le 27 juillet 1917, le statut de Pupille de la Nation voit le jour. Selon celui-ci, la France adopte les orphelins dont le père, la mère ou le soutien de famille a péri, au cours de la guerre de 1914, victime militaire ou civile de l'ennemi.

Cette adoption est déclarée par un jugement du Tribunal de Grande Instance sur demande du tuteur légal ou de l'Etat lui-même. L'Office National des pupilles de la Nation contribuera ainsi à l'éducation et à la formation des enfants. Cet organisme sera intégré au futur Office National des Anciens Combattants (ONAC). Nombre de ces Pupilles de la Nation intégreront des écoles militaires.

LE RAPATRIEMENT DES CORPS.

Dans les années 1920, les autorités procédèrent à des regroupements de corps afin de supprimer les milliers de cimetières dispersés sur la ligne de front. Des centaines de milliers de dépouilles furent réinhumées dans des Nécropoles Nationales dont l'entretien revient aux frais perpétuels de l'Etat. Mais des centaines de milliers d'autres furent rapatriés pour être inhumés dans le caveau familial ou au sein d'un Carré Militaire dont la gestion est confiée au Souvenir Français. Le rapatriement fut souvent effectué aux frais de la famille. Certaines communes allouèrent des sommes pour aider les proches et organisèrent parfois elles-mêmes le rapatriement.

Les procès-verbaux de rapatriement montrent que 70 corps de soldats Hyérois furent ainsi ramenés à Hyères. Le premier convoi funèbre arrive le 14 juin 1921 en gare, accueilli par les autorités civiles, militaires et religieuses. Ce convoi transporte les dépouilles de Paul Petit et Baptistin Perrimond. Le dernier rapatriement funèbre fut celui de Baptistin Castel le 24 août 1925 seulement car le soldat fut déclaré disparu, et ses restes ne furent découverts que peu avant cette date.

A Hyères, les rapatriements couvrent donc une période de quatre ans et s'échelonnent de la sorte, 27 corps en 1921, 29 corps en 1922, 13 corps en 1923, et 1 corps en 1925.

25 de ces 70 corps rapatriés furent inhumés au Carré Militaire et 45 dans les caveaux familiaux.

Les sépultures civiles de trois hommes ont depuis été supprimées.

CE QU'IL RESTE DES HOMMES

152 tombes militaires de soldats Hyérois sont réparties dans toute la France et à l'étranger (Belgique, Malte, Maroc, Turquie) ainsi qu'une soixantaine dans les caveaux familiaux. La Ville compte une dizaine de rues directement liées à la Grande Guerre dont trois portent des noms de soldats, Bellon, Ferrarri et Gautier.

Ils en sont revenus

Histoire de trois survivants



Issu d'une vieille famille de pêcheurs hyérois présente sur la Ville depuis des siècles, **Emile Eugène** vit au cours Strasbourg avec sa famille. C'est son frère aîné Félix qui a repris la tradition familiale de la pêche depuis la mort de leur père en 1909. Emile exerce quant à lui la profession de limonadier.

Agé de 17 ans à la déclaration de guerre, il voit partir son frère à l'automne. Un an plus tard, un télégramme arrive en mairie d'Hyères annonçant la mort au combat du soldat BESSON fin mars au Bois le Prêtre près de Pont-à-Mousson.

La classe d'Emile est mobilisée en janvier 1916, il a alors 18 ans et demi. Il fait ses classes au 159^e R.I de Briançon et fin 1916, il rejoint le 157^e R.I.

Après avoir suivi un stage de mitrailleur, il intègre le 5^e R.I.

Il passe par les combats victorieux du *Chemin des Dames* d'octobre 1917, puis est nommé Caporal. Le 15 juillet 1918, la troisième et dernière offensive allemande est brisée dans *l'oeuf* ; il fait partie des troupes qui s'opposent à l'avancée ennemie et qui contre-attaquent. A cette occasion, il est blessé le 20 juillet d'un éclat d'obus à la cuisse.

Guéri de ses blessures, il repart au front mais, incommodé par des gaz, il est évacué en octobre.

Quand sonne l'Armistice, il est en soin dans un hôpital, sans doute du côté de Rouen. Rétabli, il participe à l'occupation de l'Allemagne avec son unité puis il est promu Sergent.

Démobilisé fin 1919, il reprend son emploi.

Emile se marie en 1920 avec Jeanne Beltrandi qui lui donne quatre enfants. Il prendra part également à l'éducation de sa nièce, fille de son défunt frère. Hélas, les gaz de la guerre laissent des séquelles. Ses poumons le font souffrir.

En 1939, il est à nouveau appelé sous les drapeaux, mais sa santé étant peu reluisante, on le renvoie dans ses foyers. Malgré un séjour à Aix, son état ne s'améliore pas et se dégrade à nouveau.

En ces temps de privation, il contracte une tuberculose. Le 3 juillet 1944, il décède dans son lit, veillé par sa fille aînée. Il avait 47 ans.

Nom : BESSON

Prénom : Emile Eugène

Né le : 2 mai 1897

Lieu : Hyères



Octobre 1916, Emile (assis, 3^e en partant de la gauche) pose avec ses camarades.



En Allemagne, 1919. Le sergent Besson en haut à gauche avec d'autres gars du midi de son régiment.



Nom : ANFOSSO

Prénom : François Honoré

Né le : 28 novembre 1880

Lieu : Mandelieu

Fils aîné d'une veuve, **François Honoré ANFOSSO** dit *Chois* ou *Choa* (surnom provençal de ce prénom) n'a pas vingt ans lorsqu'il s'embarque seul pour les Etats-Unis. Son périple américain commence à New York où débarquent tous les migrants, puis à Chicago où il exerce ses talents de charpentier. Il faut croire que les cinq années qu'il passe à l'autre bout du monde lui réussissent, car lorsqu'il rentre, il crée son commerce de charpenterie après un bref passage en Espagne. Forte tête, homme imposant, il se marie et a une fille en 1908 prénommée Joséphine.

Mobilisé dans l'Artillerie, il y fera toute la guerre et passera notamment par le fort de Souville près de Verdun. Il revient indemne de la guerre mais perd son frère André qui succombe en avril 1919, des suites d'une blessure reçue en 1914.

Dans un cantonnement de l'arrière, Choa, à droite, en compagnie d'un brancardier nîmois, un Médecin marseillais ainsi qu'un Officier, un Adjudant et un Chapelier toulonnais.



Nom : JOULIAN

Prénom : Léon Joseph

Né le : 22 février 1883

Lieu : Hyères
(Sauvebonne)

Aîné des frères **JOULIAN**, **Léon** sera toute sa vie un travailleur forcené consacrant sa vie au labeur, allant jusqu'à tailler les vignes pendant la nuit.

Il accomplit son service dans un Régiment d'Artillerie, puis envoyé à Blida (Algerie) où il terminera Brigadier. Pratiquant *tous les métiers de la terre*, aux Loubes, il est marié avec une voisine de son quartier depuis moins d'un an, lorsque la mobilisation l'arrache à son foyer. Pendant plus d'un an, il participe au convoyage, au soin des chevaux et au transport de matériel. Il deviendra par la suite brancardier, rôle qu'il gardera jusqu'à la fin de la guerre.

Peu loquace, son manque de nouvelles inquiète son épouse. Elle s'adresse au Commandant du dépôt de son régiment afin d'avoir quelques informations. Léon consent alors à envoyer des cartes. Cette correspondance, au ton généralement neutre est caractéristique des *Poilus* ne pouvant s'exprimer librement.

Toutefois, passant sur les lieux de grandes batailles, Léon raconte quelques impressions comme lors d'un séjour dans la Marne : Que c'est triste de voir toutes ces tombes dans les champs et les forêts.

Si ces cartes restent donc rassurantes et peu révélatrices, Léon tient également un carnet personnel dans lequel il s'épanche dès qu'il en a la possibilité. Il relate notamment sa rencontre avec d'autres Provençaux. Ces rencontres entre gens du pays sont souvent réconfortantes pour les hommes éloignés de chez eux. C'est là l'occasion de parler le même langage, le même patois.

Nous nous sommes trouvés avec 15^e (15^e Corps, raccourci pour désigner des Méridionaux) et nous avons parlé en patois. A part les quatre tringlots et moi, aucun ne parle patois, tous ne sont que des Lyonnais très gentils mais ils ne comprennent que dalle à notre langue.

Léon fait Verdun où à plusieurs reprises, il assure la liaison entre le secteur de Douaumont et le poste de secours, chargé de blessés. En avril 1917, au *Chemin des Dames*, il obtient une citation pour avoir porté secours à des Fantassins et des Artilleurs, en plein bombardement, accomplissant avec dévouement sa fonction de brancardier. Il sera par la suite décoré de la Croix de Guerre par le Général Naulin.

Après quatre ans de guerre, Léon est démobilisé en 1919. Il a alors 36 ans et a perdu son frère Alphonse. En l'espace de dix ans, il aura quatre enfants. Il se replonge de manière effrénée dans le travail et ouvre un commerce maraîcher au rond-point du 11 Novembre, en bas de l'avenue Gambetta.

Comme tous les survivants, il ne parle jamais de la guerre si ce n'est avec d'autres anciens combattants, conversations strictement interdites aux enfants et aux femmes. Dans les années 1950, pour des raisons qui lui sont propres, il brûle en partie son carnet personnel.

Léon Joseph JOULIAN est décédé en juin 1966 à l'âge de 83 ans.

Ils étaient Artilleur, Brancardier, Mitrailleur.

Ils ont en commun le fait d'être revenus de la guerre et d'y avoir perdu un frère.

